

LE MIROIR DES CENDRES

Seb Le Rêveur

A close-up of a human eye, looking directly at the viewer. The eye is the central focus, with a reflection of a cityscape visible in the iris. The background is a blurred cityscape, and the entire image is covered in numerous water droplets, suggesting rain or tears. The overall color palette is dark and moody, with shades of blue, grey, and black.

LE MIROIR DES CENDRES

Par Seb Le Reveur

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://fusianima.com)

Table des matières

Chapitre 1 : L'Anomalie Visuelle	4
Chapitre 2 : Dix Milliards de Raisons	10
Chapitre 3 : La Descente aux Enfers	17
Chapitre 4 : Protocole de Confinement	28
Chapitre 5 : Le Miroir Brisé	35
Chapitre 6 : Vecteur de Risque	42
Chapitre 7 : La Galette de Sang	49
Chapitre 8 : L'Infiltration	55
Chapitre 9 : La Preuve par le Vide	61
Chapitre 10 : Chasse à l'Homme	65
Chapitre 11 : L'Échange	74
Chapitre 12 : Collision	78
Chapitre 13 : L'Usurpation	84
Chapitre 14 : La Signature	89
Chapitre 15 : Raison d'État	94

Chapitre 1

L'Anomalie Visuelle

Le pixel est une insulte. Une erreur de calcul dans un monde de précision.

Christine fixe l'écran OLED. La dalle irradie une lumière bleutée, chirurgicale. Dans le bureau de l'Hôtel de Brienne, le silence pèse le poids des dossiers classifiés. Dehors, Paris se noie. La pluie fine, chargée de scories, grignote la pierre de taille. Un rideau gris sépare la Ministre du reste des mortels.

Elle zoome. Un clic sec. Le curseur survole le campement de Stalingrad.

Entre deux tentes délavées, une silhouette émerge du béton suintant. La résolution de la DGSE est obscène. L'image thermique dessine un cauchemar de chaleur résiduelle. Une femme. Un sac d'os enroulé dans une couverture de survie dorée qui renvoie des éclats de lumière sale.

Christine ne respire plus. L'air trop filtré lui brûle les bronches. Elle connaît ce visage. C'est le sien. Pas celui de ce matin, lissé par la volonté de fer, mais le visage de la crypte. Celui qu'elle a enterré il y a trente ans sous des couches de diplômes et de trahisons nécessaires.

La femme sur la photo lève les yeux vers le drone. Un regard vide. Deux trous noirs creusés par la « galette ». Les lèvres sont blanchâtres. Un rictus animal.

C'est Valérie. Sa jumelle. Son erreur système.

Une goutte de sueur glisse le long de sa colonne vertébrale. Un serpent de glace sous

la soie. Christine crispe ses doigts sur le chêne massif du bureau pour stopper un micro-séisme. Elle doit neutraliser la menace. L'émotion est un vecteur de risque.

Le battant de la porte dérive sans bruit. Marc Lefebvre entre. Il ne frappe jamais. Il est l'ombre portée de la République. Costume gris, visage comme une page blanche. Pas de pitié, juste de la statistique humaine.

— L'anomalie a été détectée à 04h12, dit-il. Sa voix est un froissement de papier sec. Correspondance biométrique à 98 %.

— C'est une erreur de l'algorithme, Marc.

— L'algorithme ne connaît pas la famille. Il connaît les structures osseuses. L'iris. La distance inter-pupillaire.

Il pose une tablette sur le bureau. Un nouveau cliché : Valérie de profil, une pipe à crack à la main. On devine le vacarme du métro aérien au-dessus d'elle. L'urine qui s'évapore sur les rails.

— Elle est revenue, murmure Christine.

— Elle n'est jamais partie. Elle vient de refaire surface à cause du sommet sécuritaire. Le contrat Saudi-Sky arrive à signature dans soixante-douze heures. Dix milliards d'euros. Si la presse saisit ce visage, le contrat tombe. On ne vend pas des systèmes de défense quand on a une jumelle qui se consume dans la fange. C'est une souillure sur la lignée.

Le mode « survie » de Christine s'active. Ses yeux virent à l'acier.

— Qu'est-ce que tu suggères ?

— On colmate la fuite. Une overdose accidentelle. La qualité du produit est...

aléatoire dans ce quartier.

Le mot résonne. Christine imagine le corps de Valérie sur un brancard froid. La même peau qu'elle. Les mêmes empreintes. Une version morte d'elle-même. Un spasme tord son estomac.

— Donnez-moi deux heures, dit Christine. Préparez un véhicule civil. Pas d'escorte. Sortie rue Saint-Dominique.

— C'est une erreur tactique.

— C'est un ordre.

La berline noire s'enfonce dans la nuit. Marc est au volant, les mains fixes dans ses gants de cuir. Il est le passeur vers l'horizontalité. Christine, à l'arrière, sent l'odeur du cuir neuf l'étouffer comme un cercueil blindé.

Ils arrivent sous le métro aérien. Les piliers de fonte ressemblent à des jambes de géants pétrifiés. L'éclairage orange est une insulte. Christine baisse la vitre. L'assaut est immédiat : pneu brûlé et ammoniac. L'odeur du court-circuit cérébral.

— Ne descendez pas seule, prévient Marc.

Elle ignore la mise en garde. Ses talons claquent sur le bitume défoncé. Elle ajuste son manteau en cachemire à deux mille euros, une armure de luxe au milieu des détritiques. Marc marche derrière, la main sous sa veste. Il ne protège pas la Ministre, il protège le contrat.

Ils atteignent une tente isolée, colmatée au ruban adhésif.

— On l'appelle la Poupée, murmure Marc.

Christine écarte le rabat. L'intérieur est une grotte de misère. Valérie est assise en tailleur. Ses cheveux blonds sont une masse feutrée, grisâtre. Mais c'est le visage qui frappe : celui de Christine, passé au hachoir.

Valérie lève les yeux. Un silence de plomb s'installe, rythmé par le tonnerre du métro qui fait vibrer les dents. L'épave sourit, dévoilant des ruines de calcaire noir.

— T'as mis le temps, Christine.

Le son de cette voix fige le sang de la Ministre. C'est sa propre voix, mais après une autopsie. Chargée de graviers.

— On va te sortir de là, Valérie.

— Pourquoi ? Pour m'enfermer dans une cage plus propre ? Chaque gramme que je fume compense chaque dossier que tu signes. On est une balance, sœurte.

Valérie se lève. Une carcasse décharnée possédant encore une dignité sauvage. Elle s'approche. Son haleine est une infection. Elle attrape le visage de Christine. Ses doigts sont des glaçons sales.

— Regarde-moi. Regarde ton avenir si tu signes ce contrat.

Soudain, des gyrophares bleus balayent le pont. Les sirènes déchirent l'air. C'est le chaos du déblayage hebdomadaire. Marc regarde sa montre.

— On a cinq minutes. Si la police vous voit, c'est le suicide politique.

Christine sent le goût du cuivre dans sa bouche. Sa décision est prise. La mutation est brutale, un déchirement de peau. Elle retire son manteau de prix, sa montre Patek

Philippe, et les jette à Valérie.

— Mets ça. Vite. Reste au fond.

Dans un mouvement de rage maniaque, Christine se barbouille le visage de boue noire. Elle arrache ses propres bas de soie, froisse ses cheveux, s'enveloppe dans la parka immonde de sa sœur. Elle devient l'ombre.

— Je vais les attirer ailleurs, souffle Christine. Ne bouge pas.

Lefebvre est en position, à vingt mètres. Il ajuste ses lunettes thermiques. Sa cible sort de la tente. Une silhouette voûtée, en guenilles, le visage masqué par la crasse. Elle avance avec une nervosité suspecte.

Lefebvre voit l'épave porter la main à sa poche. Un geste brusque, comme pour sortir une arme. L'algorithme de son cerveau de prédateur n'analyse pas, il réagit. Il n'a pas le temps pour la biométrie faciale.

Le son est un « pouf » étouffé.

La silhouette est projetée en arrière par l'impact du 9mm. Elle s'écroule dans la mélasse. Lefebvre s'élance pour sécuriser le périmètre. Il braque sa lampe.

Il se fige. Le faisceau révèle des mains propres. Des ongles manucurés sous la boue. Au poignet, la Patek Philippe brisée. Un froid polaire envahit ses veines.

Le rabat de la tente s'écarte à nouveau.

Une femme en sort. Elle porte le manteau de cachemire. Elle marche droit, avec une

verticalité royale malgré la suie qui marque encore son front. Elle ramasse le téléphone sécurisé tombé au sol et regarde Lefebvre avec un vide absolu dans les yeux.

— Ici le Ministre de la Défense, dit-elle d'une voix parfaitement calme. L'anomalie a été neutralisée. Lefebvre a fait son travail.

Elle raccroche. Elle regarde le cadavre dans la boue — le cadavre de la femme qui possédait les mains de la puissance.

— Le système est rétabli, murmure-t-elle.

Elle s'éloigne vers les berlines noires sans un regard en arrière. Lefebvre reste immobile sous la pluie qui lave le sang de la véritable Christine. Il comprend que le miroir ne s'est pas brisé. Il a juste changé de côté.

La voiture de tête démarre. Le contrat de dix milliards sera signé à l'aube. La République est sauvée.

Sous le pont, l'acide continue de tomber sur les restes du monde. Seul le bruit des essuie-glaces rythme désormais la fin d'une vie, ou le début d'un règne de cendres.

Chapitre 2

Dix Milliards de Raisons

La pluie griffe les vitres blindées de l'Hôtel de Brienne. Un martèlement sourd. Rythmique. Elle ne lave rien. Elle dépose une pellicule grasse sur la pierre de taille. À l'intérieur, l'air est filtré. Sec. Trop pur. Il sent la cire d'abeille et le papier recyclé de haute sécurité.

Marc Lefebvre avance sur la moquette épaisse. Le silence s'écrase contre les murs. Ses semelles en cuir ne produisent aucun son. Costume gris. Silhouette effacée. Il est l'huile dans les rouages. Dans sa main droite, une tablette cryptée. Dans sa tête, un compte à rebours.

Le contrat Al-Sari. Trente-six Rafale. Des guidages laser. De quoi acheter vingt ans de paix. Et le silence de la France.

Marc s'arrête devant la double porte en chêne. Deux gendarmes mobiles. Visages de marbre. Il entre sans frapper.

Le bureau est immense. Christine est debout devant la fenêtre. Une silhouette noire contre le gris du ciel. Ses mains sont jointes dans le dos. Ses phalanges blanchissent. Elle ne se retourne pas.

— Le dossier Sœur Sourire, dit Marc.

Sa voix est un rasoir. Plate. Sans inflexion.

— Rapport, ordonne-t-elle.

Sa voix est une règle de fer. Une fêlure de métal froid.

Marc pose la tablette sur le bureau Louis XV. L'écran s'allume. Une lumière bleue morde les ombres de la pièce. Une photo apparaît. Grain saturé. Nuit urbaine. Sous le métro aérien de Stalingrad, une femme est affalée contre un pilier de béton suintant. Une tente déchirée sert de décor. La femme tient une pipe en verre entre des doigts noirs de crasse. Ses joues sont des cratères de chair.

Mais les yeux sont des miroirs d'acier. Les mêmes que ceux de la Ministre. Une superposition génétique parfaite.

— Localisée à 03h42, précise Marc. Square de la Villette. Elle a consommé deux galettes en moins d'une heure. Elle est en phase de descente. Violente.

Christine s'approche. Ses yeux font l'aller-retour entre la photo et son propre reflet dans la vitre. La soie contre le nylon brûlé. Le parfum de luxe contre l'odeur de l'urine et du crack.

— Les services qataris ? demande-t-elle.

— Ils sont sur la zone. Ils cherchent la faille. Ils ne veulent pas signer avec une femme dont le sang traîne dans le caniveau. Pour eux, c'est une impureté. Un levier de chantage.

Christine s'assoit. Son dos reste droit.

— Le contrat est signé dans quarante-huit heures, murmure-t-elle.

— Quarante-sept heures et douze minutes, corrige Marc.

Le silence retombe. Pesant. Dehors, un coup de tonnerre fait vibrer le sol. La pluie redouble.

— Quel est l'état de la cible ? interroge Christine.

Elle ne dit pas "ma sœur". Le processus de déshumanisation est une mise à jour système.

— Instable. Elle a mentionné Brienne à un travailleur social. Elle a ri. Un rire plein de sang. Le manque n'a pas effacé sa mémoire. Il l'a rendue tranchante.

Marc observe la Ministre. Il cherche la goutte de sueur. Rien.

— Elle est une fuite biologique, continue Marc. Si elle parle à un journaliste, le contrat explose. La Raison d'État ne tolère pas les jumeaux parasites.

Christine ouvre un tiroir. Elle en sort un stylo plume en argent. Elle le fait tourner entre ses doigts. Un geste machinal.

— Les solutions ?

— Il n'y a pas de solution de soins. Pas dans ce délai. L'extraction est risquée. Elle hurlerait. Les caméras du métro sont partout.

Marc fait un pas. Il entre dans l'espace personnel de la Ministre. Il sent son parfum floral et froid. Comme une fleur sur un cercueil.

— Nous devons nettoyer la zone, dit-il à mi-voix.

Propre. Chirurgical. On ne parle pas de meurtre, mais de maintenance.

Christine ferme les yeux. Derrière ses paupières, peut-être le papier peint à fleurs de leur chambre d'enfant. Puis le gouffre. L'une a grimpé les marches du pouvoir, l'autre est descendue dans les égouts de l'âme.

— Laissez-moi m'en charger, reprend Marc. Un accident de dosage. C'est fréquent à Stalingrad. Une galette trop pure. Le cœur lâche. Le système est fait pour oublier ces gens-là.

Christine repose le stylo. Le bruit du métal sur le bois sonne comme un verdict.

— Le contrat doit être signé, Marc. La défense nationale est à ce prix. Faites ce que vous avez à faire. Discret. Pas de traces.

Marc incline la tête. Obéissance technique.

— Ce sera comme si elle n'avait jamais existé.

Il récupère sa tablette. Marc sort du bureau. L'odeur de cire l'écoeure. Il descend l'escalier d'honneur. En bas, sa berline noire l'attend. Le moteur ronronne.

Il s'installe à l'arrière. Sort un téléphone jetable.

— Ici Alpha. L'autorisation est donnée. Protocole de nettoyage. Cible : La Poupée. Localisation : Stalingrad.

La voiture s'élance. Elle quitte la Rive Gauche, la verticalité du pouvoir. Elle traverse la Seine, sombre et huileuse. Elle se dirige vers le Nord. Vers la boue.

À Stalingrad, la pluie tape sur le fer du métro aérien. Un tambour de guerre. Sous son abri, Valérie tremble. Le froid entre dans ses os comme des aiguilles de glace. Elle ne sait pas qu'elle vaut dix milliards d'euros. Elle sait seulement que le manque arrive.

Une bête affamée qui lui déchire les entrailles.

Elle voit les phares d'une berline noire. Ils percent la brume comme les yeux d'un loup.

Marc regarde par la fenêtre. Il touche le pistolet à impulsion pneumatique dans sa poche. Pas de balle. Juste une pression d'air qui injecte une dose massive de fentanyl. Une déconnexion propre.

Le chauffeur freine. Barrage de police. Des gyrophares balayent les façades lépreuses.

— Manifestation, Monsieur. C'est bloqué.

— Passez par les quais. On n'a pas le temps.

La voiture fait demi-tour dans un crissement de pneus. Le contrat Al-Sari n'attend pas.

Marc descend de voiture rue d'Aubervilliers. Sa semelle rencontre la boue. Une mélasse de mégots et de seringues. L'air pique les poumons. Pneu brûlé, urine fermentée, caramel chimique. Marc remonte le col de son pardessus. Il avance. Ses yeux sont des scanners. Il dégage une aura de mort froide. Les spectres autour du brasero se détournent. Le prédateur passe.

Il consulte son téléphone chiffré. La carte thermique clignote. La Poupée est là. Immobilisée par la descente.

Il s'enfonce sous les piliers de fonte. Une forêt de béton suintant. Les tentes s'alignent comme des tombes de nylon. Marc enfle ses gants en latex. Le claquement du plastique est le seul son net.

Il s'accroupit devant l'ouverture de la tente. La fermeture éclair est cassée. Il l'écarte sans bruit. L'intérieur pue la sueur rance et l'excrément. Il allume sa lampe tactique. Le faisceau est chirurgical.

Il la voit. Roulée en boule. Valérie remue. Elle s'éveille. Elle ne crie pas. Elle voit la seringue, le costume, et comprend tout. Ses yeux sont d'un bleu électrique, limpide. Le bleu de la Ministre.

— Elle t'envoie ? murmure-t-elle.

Sa voix est un froissement de papier de verre. Marc ne répond pas. Le silence est sa seule éthique.

— Elle a peur, continue Valérie dans un souffle. Elle a peur de son reflet.

Marc pose sa main sur l'épaule de la femme. Il sent l'os à travers le tissu.

— Ne bougez pas. Ce sera court.

— Tue-moi, Marc. Libère-la. Mais n'oublie pas... la cendre ne s'efface jamais. Elle s'infiltré partout. Sous les portes de Brienne. Dans son lit de soie.

Marc enfonce l'aiguille. Pas de veine, juste le muscle. Imparable. Valérie ferme les yeux. Une larme roule sur sa joue crasseuse. La seule chose propre ici.

Le piston s'enfonce. Le liquide disparaît. Marc attend que le sifflement s'arrête. Le métro repasse au-dessus. Le sol tremble. La tête de Valérie bascule. La fuite est colmatée.

Marc se lève. Il sort de la tente. Dehors, rien n'a changé. Les lumières orange de

Stalingrad clignotent comme des cœurs malades.

Il rejoint la berline. Il appelle le ministère.

— La zone est propre, Madame la Ministre.

— Bien. On signe à l'aube.

Vingt minutes plus tard, à l'Hôtel de Brienne, les journalistes sont en place. Les flashes crépitent. Le contrat Al-Sari est sur le bureau. Christine s'approche du pupitre. Elle sourit aux objectifs. Elle est l'icône de marbre. Elle commence son discours. Souveraineté. Excellence technologique. Vision stratégique.

Marc est au fond de la salle. Il l'observe.

Soudain, au milieu d'une phrase, Christine s'interrompt. Ses poumons se bloquent. Elle agrippe les bords du pupitre. Ses doigts se crispent sur le bois. Sous les dorures de la République, entre les sourires de marbre, elle ne voit aucun fantôme. Mais l'odeur est là. Violente. Elle sature l'air filtré du palais. L'odeur du nylon brûlé, de la pluie acide et du crack.

Christine inspire le vide. Elle reprend son discours d'une voix rauque. Le contrat est signé. Le sang a rejoint le caniveau. L'eau a tout lavé.

Sauf l'essentiel. L'odeur de la cendre qui désormais ne quittera plus ses poumons.

Chapitre 3

La Descente aux Enfers

La portière de la blindée claque. Un bruit de coffre-fort qu'on verrouille. Christine est seule. Le chauffeur a protesté. Elle l'a foudroyé d'un regard. Un regard de ministre. Un regard de fer.

La bruine corrosive l'accueille. Elle ne mouille pas, elle ronge. Elle s'insinue sous le col du manteau en cachemire. Cent grammes de luxe contre des tonnes de béton lépreux. Christine fait un pas. Ses escarpins de cuir fin s'enfoncent dans une boue noire. Une mélasse de terre, de suie et d'immondices.

L'Hôtel de Brienne est loin. Les moquettes de laine qui étouffent les bruits de bottes. Le silence des couloirs où se décident les guerres. Ici, le silence n'existe pas.

Le métro aérien déchire le ciel. Une chenille de métal rouillé qui hurle sur les rails. Le fracas résonne dans la cage thoracique de Christine. C'est une agression physique. La ville vomit son trop-plein de ferraille. Elle avance sous le viaduc de Stalingrad. Le triangle de la mort.

L'air change. L'humidité de la Seine disparaît, remplacée par une puanteur solide. Une muraille olfactive. Urine rance. Excréments séchés. Et cette odeur de plastique brûlé, douceâtre, écœurante. La galette. Le crack.

Des ombres s'agitent sous les piliers. Des silhouettes voûtées. Des spectres en parkas délavées. Ils ne regardent pas Christine. Ils regardent le sol. Ils cherchent un caillou, une miette, une survie. Leurs yeux sont des trous noirs. Pas de lumière. Juste le vide.

Christine serre son sac à main contre elle. Elle sent le quadrillage du polymère de son Sig Pro contre sa hanche. Le poids du métal est sa seule certitude. Elle n'est pas une femme. Elle est une institution. Elle doit rester droite.

Elle voit les tentes. Des dômes de nylon maculés de boue. Alignés comme des cercueils souples. L'eau ruisselle sur les parois. À l'intérieur, on devine des corps empilés. La promiscuité des rats.

Une silhouette se détache au fond d'une alcôve de béton, près d'un pilier marqué par des graffitis rageurs. Un amas de couvertures sales. Une forme humaine qui grelotte. Christine s'approche. Ses talons claquent maintenant sur le bitume défoncé. Chaque pas est un choc électrique.

La forme bouge. Une main sort des couvertures. Une main de vieille femme. Peau parcheminée. Ongles noirs, cassés à vif. La main tremble. Elle cherche une pipe en verre posée sur un carton humide. Christine s'arrête à deux mètres. L'odeur est insoutenable. C'est la décomposition vivante.

— Valérie ?

Sa voix est un murmure d'acier. Trop propre. Elle sonne faux ici.

La silhouette se fige. Lentement, la tête se redresse. Les couvertures glissent. Le choc est un coup de poignard dans le ventre. Christine vacille. C'est un reflet brisé. Déformé. Sali.

Le même nez aquilin. La même ligne de mâchoire. Les mêmes pommettes hautes. Mais tout est ravagé. La peau est grise, parsemée de croûtes. Les cheveux sont une masse de filasse graisseuse. Les lèvres sont gercées, sanglantes. Ce sont les yeux qui font le plus mal. Les mêmes pupilles d'un bleu glacier. Mais chez Christine, le bleu est celui d'une mer calme. Chez Valérie, c'est celui d'un lac gelé sous lequel on se

noie.

Valérie regarde la Ministre. Elle ne voit pas une sœur. Elle voit une proie. Ou un mirage. Une quinte de toux déchire la gorge de la toxicomane. Un bruit de gravier qu'on broie. Elle crache une glaire noire sur ses propres genoux. Elle s'en fout.

— Tu pues, murmure Valérie. Sa voix est une râpe. Tu pues le savon et le fric. Ça me file la gerbe.

Christine ne recule pas. Ses doigts se crispent sur la lanière de son sac. Elle sent la sueur perler dans son dos malgré la morsure du ciel.

— Valérie, il faut partir. Tout de suite.

Un ricanement sec s'échappe des lèvres de la Poupée. Elle montre ses dents. Jaunes. Déchaussées.

— Partir où ? Au ministère ? Tu vas me mettre dans un placard ? Entre deux dossiers confidentiels ?

Valérie se lève. Elle est instable. Ses jambes sont des brindilles sous un jogging trop large. Elle titube, s'accroche au pilier. Le béton suinte une eau noirâtre qui tache ses doigts.

— Tu es en danger, dit Christine. Les enjeux me dépassent. Ils te dépassent.

— Toujours tes grands mots. "Enjeux". "Sécurité". "État".

Valérie s'approche. Trop près. L'haleine de la galette percute le visage de Christine. Une odeur de mort chimique. La Ministre force ses muscles à ne pas bouger. La Poupée tend une main sale et effleure le revers du manteau en cachemire. Ses doigts

laissent une trace de boue sur le tissu précieux.

— Regarde-nous, ricane Valérie. La reine et la pute. Le même sang. La même merde.

Soudain, le regard de Valérie change. La folie du manque s'estompe une seconde. Une lucidité terrifiante prend la place. Elle se penche vers l'oreille de Christine. Ses cheveux gras frôlent la joue de la Ministre.

— La boîte sous le vieux chêne, Chrissie, murmure-t-elle. Celle qui ne contenait pas de bijoux. Juste des morceaux de lui.

Le sang de Christine se glace. Un secret vieux de quarante ans. Enterré sous des couches de diplômes, de discours et de médailles. La base de son armure. Une faille originelle.

Valérie se recule. Elle affiche un sourire hideux. Un sourire de triomphe.

— Je me souviens de tout. Même quand je plane. Surtout quand je plane.

Christine ne répond pas. Ses poumons sont bloqués. Elle sent le poids du secret plus lourd que le pistolet. Dans la périphérie de sa vision, un mouvement. À cinquante mètres, derrière un pilier de soutènement. Une silhouette sombre. Immobile. Un homme en veste technique noire. Oreillette discrète. Le reflet de la lumière orange sur un objectif.

La DGSE. Marc Lefebvre ne l'a pas laissée venir seule. Elle est sous surveillance. Elle et sa fuite biologique. Les ombres se rapprochent. Elles ne sont pas là pour protéger. Elles sont là pour isoler. Pour effacer la tache sur le contrat de dix milliards d'euros.

Valérie semble le sentir. L'instinct animal. Elle tourne la tête, les narines frémissantes.

Elle flaire le danger comme un chien errant.

— Ils arrivent, Chrissie. Tes nettoyeurs.

La pluie redouble d'intensité. Elle frappe le béton avec une violence nouvelle. C'est un rideau gris qui se referme sur elles. Christine regarde sa sœur. Elle voit son propre destin si elle faiblit.

— Je ne peux pas te laisser ici.

— Tu ne peux pas m'emmener non plus. Je suis ton cancer. Et on finit toujours par couper le cancer.

Un craquement de gravier derrière elles. Trop proche. Christine pivote. Elle cherche Lefebvre des yeux. Elle ne voit que l'obscurité entre les piliers. Lefebvre se détache de l'ombre. Il ne court pas. Il marche avec la certitude du prédateur. Il ne regarde pas Christine. Ses yeux sont fixés sur Valérie. Sur le problème à résoudre. Ses chaussures de cuir fin ne craquent pas sur le sol mouillé. Il porte un trench noir, impeccable. Pas une goutte de boue sur son ourlet. Il est l'ordre au milieu du chaos de Stalingrad.

— Madame la Ministre.

Sa voix est un rasoir. Neutre. Désincarnée.

— Vous n'êtes pas là, Lefebvre, répond Christine. Sa propre voix la surprend. Elle est rauque.

— Officiellement, personne n'est là. C'est une fuite, Christine. Une faille dans la coque. Le contrat des sous-marins ne tolère pas les failles.

— Je gère la situation.

— Vous ne gérez rien. Vous tremblez.

Christine serre les dents. Elle regarde sa sœur. Valérie a un hoquet. Ses yeux se révulsent. On ne voit plus que le blanc. Des globes laiteux sous des paupières parcheminées.

— Reculez, ordonne Christine.

Elle sort le Sig Pro du sac. Un mouvement fluide. Le canon pointe vers le goudron, mais la menace est claire. Lefebvre ne bouge pas un cil. Derrière lui, dans les renforcements sombres des piliers, des silhouettes tactiques se déploient. Des hommes sans visage.

— Ne faites pas ça, dit Lefebvre. Sa main droite est dans sa poche. Tranquille.

— Elle vient avec moi.

— Elle n'ira nulle part. Elle est une archive corrompue. Un virus.

Valérie émet un rire étouffé. Un râle de gorge. Elle parvient à se redresser sur les coudes.

— Le monsieur... veut me ranger, murmure-t-elle. Il veut... fermer le tiroir. Hein, Chrissie ?

Un point rouge apparaît sur l'épaule de Valérie. Une luciole de sang lumineux. Puis un deuxième sur sa tempe. Christine pivote. Elle pointe son arme vers l'ombre d'où vient le premier laser.

— Le premier qui tire, je l'abats !

Le cri se perd dans le fracas d'un nouveau métro. Le fer contre le fer. Une plainte déchirante qui fait vibrer les os. La lumière crue des rames balaie la scène par intermittence. Un stroboscope de cauchemar. Christine voit tout par flashes. Lefebvre fait un pas. Valérie tend une main squelettique. Le reflet de l'arme dans une flaque d'urine.

Elle se jette à terre, à côté de sa sœur. L'odeur la frappe de plein fouet. Un mélange de vomi, de produit chimique et de néant. Elle attrape le bras de Valérie. La peau est brûlante.

— Lève-toi !

Christine tire sur le corps décharné. Valérie pèse le poids d'un enfant. Une carcasse de plumes et de regrets. Lefebvre est à cinq mètres.

— Madame la Ministre, vous commettez une erreur stratégique. Une overdose anonyme. Une de plus à Stalingrad. Voilà la solution.

— C'est ma sœur, Lefebvre.

— C'est une fuite biologique.

Il sort son propre pistolet. Un Glock 17. Silencieux déjà vissé. Un tube noir et mat.

— L'intérêt supérieur de la Nation ne reconnaît pas la famille.

Christine plaque Valérie contre elle. Le tailleur Chanel s'imbibe de la crasse du carton. Elle sent le cœur de sa sœur battre contre ses côtes. Un oiseau affolé.

— Si vous tirez, vous devrez me tuer aussi.

Lefebvre s'arrête. Ses yeux sont deux fentes d'obsidienne. Il calcule le coût politique. Le vide du pouvoir.

— Vous ne survivrez pas à cette nuit, murmure-t-il. Même si je ne tire pas. La ville vous mangera.

Ils reculent vers l'obscurité. La pluie redouble. C'est un déluge noir. Lefebvre reste sous la lumière orangée d'un lampadaire qui grésille. Il lève son téléphone à son oreille.

— Cible en mouvement. Ne perdez pas le contact visuel.

Christine entraîne sa sœur dans le labyrinthe de béton. Elles atteignent le trottoir. Le boulevard est désert. Une berline noire aux vitres teintées glisse le long du trottoir. Elle s'arrête à leur hauteur. La vitre s'abaisse lentement. Ce n'est pas Lefebvre. C'est un visage jeune, au regard vide. Un exécutant.

— Montez, dit-il.

— Qui vous envoie ?

— Le passé, Madame la Ministre.

Valérie s'écroule contre la portière. Elle ne tient plus. Christine regarde derrière elle. Sous le pont, Lefebvre est toujours là. Une statue de sel sous l'eau grise. Il les regarde partir. Il ne fait rien. Elle monte à son tour. La voiture démarre en silence. Sur le cuir des sièges, les taches de boue de Valérie dessinent la carte d'un pays inconnu.

La grille de l'Hôtel de Brienne s'ouvre avec un grognement de ferraille. La berline glisse sur le gravier. L'obscurité est percée par les projecteurs qui découpent la pluie

en lames de rasoir. Christine traîne Valérie vers l'entrée latérale. Celle des services. L'air chaud du bâtiment les percute. Cire d'abeille. Papier glacé. Vieille France.

Elles atteignent l'appartement de fonction. Le verrou électronique claque comme une guillotine. Valérie s'écroule sur un fauteuil Louis XV. Ses doigts sales s'agrippent aux accoudoirs dorés.

— J'ai froid, Chrissie. J'ai le feu dans les veines.

Christine retire son tailleur souillé. Elle ne sent plus le luxe, seulement la morsure du souvenir. La grange. La fumée noire. Elle fait couler l'eau dans la salle de bain. Une buée épaisse envahit la pièce. Elle déshabille sa sœur. C'est une autopsie sur un corps vivant. Elle la pousse sous l'eau chaude. Valérie hurle. Christine lui plaque une main sur la bouche.

— Tais-toi. Ils vont nous entendre.

L'eau lave la boue. Le sol de la douche devient noir. Une rigole de cendres et de sang s'écoule vers la bonde. Christine frotte la peau de sa sœur avec une éponge rugueuse. Elle frotte pour effacer Stalingrad. Pour effacer les dix dernières années. Elle éteint l'eau. Le silence revient, plus lourd. Christine enveloppe Valérie dans un peignoir de coton blanc. Un linceul de luxe.

— On a brûlé maman aussi, Chrissie. On l'a brûlée avec le reste.

— Tais-toi. C'est fini.

Christine se dirige vers son bureau. Sur la table en acajou, un téléphone crypté vibre. Lefebvre.

— Madame la Ministre. La cargaison est arrivée. Mais le conteneur est endommagé.

— Gérez les fuites, Marc.

— C'est une fuite biologique. Elle infecte le périmètre. Le contrat avec les Émirats ne tolère aucune impureté. Dix milliards, Christine. C'est le prix de votre silence. Et du mien.

Christine raccroche. Elle regarde par la fenêtre. En bas, dans la cour, une silhouette immobile sous un parapluie noir. Lefebvre. Il sait déjà tout.

Elle retourne dans la chambre. Valérie s'est roulée en boule sur la soie du lit. Elle ressemble à un insecte écrasé sur une fleur de prix. Elle gémit. Le monstre réclame son tribut.

— Chrissie... j'ai besoin de la galette...

Christine s'assoit sur le bord du lit. Elle caresse les cheveux brûlés par les solvants. Elle sort un petit flacon de verre de son coffre-fort. Un sédatif puissant. Sans trace. Elle approche l'aiguille de la veine saillante.

— Pardon, murmure-t-elle.

Elle appuie sur le piston. Les spasmes de Valérie s'apaisent instantanément. Son visage se détend. Elle semble presque innocente. Christine se lève, ajuste sa chemise de soie. Elle ouvre la porte de l'appartement. Deux hommes en costume sombre attendent.

— Sortez-la par l'ascenseur de service, dit Christine d'une voix sans âme. Direction la zone grise. Aucune trace.

— Et la boîte, Madame la Ministre ? demande l'un des hommes.

Il tend une petite boîte en métal rouillé, maculée de boue.

— Monsieur Lefebvre m'a chargé de vous la remettre. Il dit que le dossier est clos.

Christine prend la boîte. Elle est seule. Elle sait qu'elle vient de vendre son âme pour dix milliards d'euros. Elle s'assoit à son bureau et ouvre l'objet. À l'intérieur, il n'y a pas de photos. Il n'y a que des éclats de miroir brisé. Et une impression de vide absolu.

Elle regarde son reflet fragmenté. Une lèvre ici. Un œil là. Elle se souvient de la boîte enterrée sous le chêne. Il n'y avait pas de bijoux. Il y avait les doigts du petit frère. Ceux qu'elles avaient coupés pour être sûres qu'il ne s'enfuirait pas du trou.

Valérie s'en souvenait. Et maintenant, Lefebvre le savait aussi. Elle comprend enfin pourquoi il lui a envoyé ces éclats. Ce n'est pas pour qu'elle se regarde. C'est pour qu'elle sache qu'elle lui appartient.

La pluie frappe la vitre blindée. Christine prend un dossier propre. "Budget de la Défense". Sa main est ferme. Son esprit est une lame. À Meudon, dans une pièce sans fenêtre, une femme qui lui ressemble ouvre les yeux dans l'obscurité. Valérie ne sent plus rien. Elle regarde le plafond blanc, parfait. Elle est la cendre. Christine est le miroir.

Christine éteint la lumière. Elle attend l'aube, cette lueur grise qui ne change rien, mais qui permet de voir venir les ennemis. Elle est la Raison d'État. Elle est le silence.

Chapitre 4

Protocole de Confinement

Le ciel de Paris est une plaie ouverte. La pluie tombe, fine, drue, chargée du soufre des usines et de la rancœur des pavés. Elle ne lave rien. Elle s'insinue sous les pores, sous la peau.

Stalingrad. Sous le viaduc de la ligne 2. Un dôme de béton où le temps ne bat plus.

Marc avance. Ses bottes écrasent les débris de verre. Craquement sec. Rythmique. Il ne court pas. Dans ce labyrinthe de bâches et de tentes délavées, il est le prédateur alpha. Ses hommes, trois ombres en kevlar, se déploient en éventail. Un ballet mécanique. Pas un mot.

L'odeur frappe en premier. Urine rance. Pneu brûlé. Et ce parfum de mort sucrée qui s'échappe des pipes : la galette. Marc inspire par le nez. Ses sinus brûlent. Pour lui, c'est l'odeur d'un dossier qui traîne. Un bug dans la matrice.

— Cible repérée, souffle une voix dans l'oreillette. Pilier 14.

Elle est là. Valérie. La Poupée.

Elle est accroupie contre le pilier suintant. Une silhouette de chiffon. Ses mains tremblent sur un briquet. La flamme vacille, lueur orange désespérée dans ce monde de gris. Ses yeux sont tournés vers l'intérieur, là où la drogue dessine des paysages que le béton refuse.

À cinquante mètres, garée dans l'ombre, la Renault Espace blindée est un bloc de

silence. À l'intérieur, Christine serre les accoudoirs. Ses ongles s'enfoncent dans le cuir. L'air conditionné souffle un froid chirurgical. Sur l'écran encastré, l'image thermique renvoie des formes jaunes et rouges sur fond bleu. Sa sœur. Son miroir brisé.

— Marc, dit Christine dans le micro-cravate.

Sa propre voix lui semble étrangère. Trop haute.

— On procède, répond Marc. Sec.

Le mouvement est brusque. Pas de sommation. Deux agents saisissent Valérie sous les aisselles. Elle pousse un cri de gorge, animal, déchiré par la fumée toxique. Ses baskets dont la semelle pend comme une langue morte s'envolent dans la boue. Un agent sort une seringue. Un geste précis. Le capuchon tombe dans une flaque d'huile. L'aiguille brille sous les néons du métro aérien.

Christine regarde l'écran. L'aiguille s'enfonce dans le bras rouge. La silhouette s'affaisse. Valérie devient un sac de viande.

— Extraction en cours.

Ils la traînent. Ses pieds dessinent deux sillons parallèles dans la poussière acide. Le van noir déboule. La porte latérale coulisse. Un bruit de coffre-fort. Les agents y jettent Valérie. Sa tête tape contre le plancher. *Schlack.* Le bruit d'un melon qui se fend.

Marc marche vers la voiture de la Ministre. Il ouvre la portière. L'air de Stalingrad s'engouffre dans l'habitacle. L'odeur de la rue viole l'espace feutré. Il s'assoit en face d'elle et sort une tablette. Ses doigts glissent sur le verre.

— Valérie Masson. Sans domicile fixe. Toxicomane.

Il appuie sur une touche. "Supprimer".

— Le fichier de police est nettoyé. Les empreintes génétiques sont corrompues. Elle n'existe plus, Madame la Ministre.

Christine fixe le dossier du siège.

— Et ce corps ?

— Ce n'est plus votre sœur. C'est le Sujet Zéro. Elle entre dans le protocole de confinement. Zone grise. Pas d'existence légale.

— Vous allez la briser.

— Elle est déjà brisée, Madame. Nous trions les morceaux.

Le métro aérien passe au-dessus d'eux. Un tonnerre de ferraille. Christine lisse sa jupe tailleur. Un geste maniaque. Obsessionnel.

— Le contrat avec les Émirats est signé à l'aube, rappelle Marc. Dix milliards, Madame. Elle est un détail.

La berline glisse sur le bitume, rejoignant le silence des ministères.

Le Site Bleu. Sous-sol blindé. Marc Lefebvre marche dans le couloir de béton. Ses pas résonnent. *Clac. Clac.* Il passe devant les écrans. Dans la cellule 04, Valérie est sanglée sur une table en inox. L'éclairage zénithal ne laisse aucune place à l'ombre.

Un infirmier s'approche avec une tondeuse électrique. Le vrombissement remplit la

pièce. Les mèches de cheveux gras tombent sur le métal. *Floc. Floc.* On lui rase la tête. On lui retire les derniers lambeaux d'identité. Puis vient le jet d'eau. Glacé. Valérie hurle. Un cri qui rebondit sur le carrelage. Marc regarde l'eau noire couler dans le siphon central. La crasse de Paris s'évacue.

Le téléphone de Marc vibre.

— Madame la Ministre.

— Où en êtes-vous ?

— Le traitement de surface est terminé. Elle est propre. Administrativement, Valérie Masson est décédée d'une overdose il y a deux heures. Le corps est incinéré sous X.

Christine raccroche. Elle est dans son bureau à l'Hôtel de Brienne. Elle regarde ses mains. Elles ne tremblent pas. Elle s'approche du miroir. Son reflet lui renvoie une image floue. Pendant une seconde, elle croit voir le visage tondu de Valérie.

Son téléphone personnel – celui qu'elle n'utilise jamais – vibre sur le marbre. Un numéro inconnu. Elle décroche.

— Christine ?

La voix est rauque. Usée.

— Christine, je sais que c'est toi. Je sens ton odeur. Pourquoi ils m'ont mise ici ?

Le sang de Christine se glace.

— Comment as-tu eu ce téléphone ?

— Un monsieur... Il a dit que tu voulais me parler. Il a souri. Il avait des yeux comme des billes de verre.

Marc. Non, pas Marc. Un autre. Un fantôme dans le système. Le contrat d'armement est une cible trop grasse.

— Écoute-moi, Valérie. Ne dis pas qui tu es.

— Je ne sais plus qui je suis. J'ai mal. Donne-moi une galette. Juste une. Pour arrêter le bruit.

Christine entend un choc sourd à l'autre bout de la ligne. La communication coupe.

Au Site Bleu, Marc Lefebvre regarde un enregistrement vidéo. Sur l'écran, un infirmier donne un téléphone à Valérie. Marc n'est pas surpris. Il zoome sur le visage de l'homme. Un mercenaire de l'information. Il compose un code sur son propre appareil.

— Ici Alpha. Fuite biologique détectée. Activez le nettoyage de surface. On ne colmate plus. On élimine.

Il sort une minuscule puce électronique d'un tiroir et l'écrase sous son talon.

La porte du bureau de Christine s'ouvre. Elle est debout, son manteau sur les épaules.

— Marc. Préparez la voiture. On va au Site Bleu. Maintenant.

— C'est risqué.

— C'est un ordre.

La berline s'engouffre dans les entrailles de la terre sous une façade anonyme du VII^e arrondissement. L'ascenseur descend. -3. Le garage sent l'ozone. Marc guide Christine vers la cellule.

Valérie est allongée, une chemise en papier sur ses os saillants. Ses yeux sont deux trous noirs. Elle voit Christine derrière la vitre. Un long frisson parcourt son corps. Christine entre dans la pièce. L'odeur de Javel et de sueur acide lui prend la gorge.

— Tue-moi, dit la voix de la cellule. Tue-moi, Christine. Ça brûle.

— On va t'aider, ment la Ministre.

Valérie éclate d'un rire rauque. Elle crache une bile jaunâtre sur le drap.

— Tu m'as jetée dans le van. Je t'ai vue. Tu sentais le propre. Tu sentais le mensonge. On est les mêmes, Christine. Regarde ce que tu es sans tes bureaux de cire. La même merde.

— Assez, dit Marc.

Il s'approche avec une seringue. Un liquide incolore.

— Elle est en crise paranoïaque, dit-il. On passe à l'effacement cognitif. On réinitialise le système. Elle oubliera tout. Stalingrad. Son nom. Votre visage.

Valérie tremble. Ses dents claquent.

— Ne me laisse pas... Christine... pas le noir...

Christine regarde sa sœur. Elle voit les dix milliards. Elle voit sa carrière. Elle voit la Raison d'État. Elle lisse sa jupe.

— Faites-le.

Marc saisit le bras de l'épave. L'aiguille s'insère. Valérie pousse un cri qui se brise net. Ses yeux se révulsent. Elle devient une poupée de chiffon.

— C'est fini, dit Marc. Elle est reconditionnée.

Christine se détourne. Elle remonte vers la surface. Elle sort du bâtiment. La pluie acide tape sur le toit de la berline. *Toc. Toc. Toc.* Elle monte. Marc s'installe à côté d'elle.

— Supprimez les images de la capture, ordonne-t-elle.

— C'est déjà fait.

— Et l'infirmier ?

Marc sourit. Un pli sans joie.

— Le nettoyage ne s'arrête pas aux objets, Madame. Le feu purifie tout.

La voiture démarre. Christine regarde son reflet dans la vitre noire. Elle ne voit pas son visage. Elle voit une cendre. Elle ferme les yeux. Elle entend encore le cri.

Le protocole est terminé. Le silence est total. Un silence d'État.

Dehors, la pluie continue de tomber. Elle lave les preuves. Elle noie les visages. Elle prépare le terrain pour les cendres à venir.

Chapitre 5

Le Miroir Brisé

L'air de la cellule sentait le désinfectant bon marché et l'ozone. Une odeur de fin du monde aseptisée. Sous les dalles blanches, le néon grésillait. Un battement de cœur électrique. Christine resta debout. Droite. Une colonne de marbre dans un tailleur en cachemire bleu nuit. Elle ne s'assit pas sur la chaise en métal boulonnée au sol. Trop bas. Trop vulnérable.

En face d'elle, le chaos avait un visage. Son propre visage.

Valérie tremblait. Un séisme intérieur faisait claquer ses dents. Ses doigts, noirs de crasse et de résidus de combustion, griffaient le Formica gris. La "galette" l'avait vidée. Elle n'était plus qu'une enveloppe de peau parcheminée, tendue sur des os saillants. Ses yeux, deux trous noirs dilatés par le manque, fixaient Christine. Une haine pure. Une haine gémellaire.

Dehors, la pluie acide frappait les vitres blindées. Un martèlement régulier. Un compte à rebours.

— Tu pues, Christine.

La voix de Valérie était un râle. Un bruit de gravier broyé. Christine ne cilla pas. Ses ongles s'enfonçaient dans ses paumes. La douleur était une ancre. Elle empêchait la nausée de monter.

— Tu es en sécurité ici, dit la Ministre. Sa voix était blanche. Un scalpel.

Valérie éclata d'un rire sec. Elle cracha une glaire grise sur la table. Un échantillon de Stalingrad au cœur de l'Hôtel de Brienne.

— La sécurité... murmura l'épave. C'est ça que tu vends aux types en costume ? Des murs et du vide ? Moi, j'ai le froid dans les poumons. Et toi, tu as quoi ?

— J'ai ce que tu as gâché.

— J'ai ce que tu as volé.

Le silence retomba. Lourd. Collant. Derrière le miroir sans tain, Christine savait que Marc Lefebvre l'observait. L'officier de la DGSE. Un technicien du néant. Pour lui, Valérie n'était qu'un virus. Un bug dans la matrice de la Raison d'État. Valérie se pencha. L'odeur de la rue — urine, métal froid, sueur aigre — frappa Christine. Une gifle organique.

— Tu te souviens de l'oncle ? demanda Valérie. Ses yeux brillaient.

— Ce n'est pas le sujet.

— C'est tout le sujet. L'argent. Le premier sac de billets. Celui qui a payé tes études. Ta petite carrière de sainte-nitouche de la République. Tu pensais que c'était de l'héritage ? Papa n'avait rien, Christine. Rien que sa haine et son fusil de chasse. L'argent venait d'ailleurs. Des réseaux. De la boue.

Valérie gratta une croûte sur son avant-bras. Elle arracha la peau. Une goutte de sang sombre perla.

— Tu as peur que ton petit espion derrière la vitre découvre que la Ministre de la Défense est la fille d'un receleur de merde ?

— Tu n'as aucune preuve. Tu n'es qu'une toxique en plein délire.

Valérie sourit. Ses gencives étaient rétractées. Elle passa sa langue sèche sur ses lèvres gercées.

— Le petit magnéto noir. Tu te rappelles ? Celui que tu cherchais partout après l'accident ? Il n'a pas brûlé.

Sa voix était devenue un murmure. Un filet de poison.

— Je l'ai gardé. Vingt ans de galère, de manque, de trottoirs sales... et je ne l'ai jamais vendu. Je l'ai gardé pour ce moment précis.

— Où est-il ?

La voix de Christine trembla. Un millimètre de fissure.

— Pas ici. Pas dans ton château de verre. Dans la pisse et le béton. Sous le métro aérien. Là où le ciel est orange et où les ombres mordent. Un enregistrement. La voix de l'oncle. La tienne. Le pacte. Si je ne fixe pas ma dose d'ici ce soir... mon contact le balance. Directement à la presse. Ou aux types avec qui tu signes ton contrat à dix milliards. Ils adorent l'éthique, les clients, non ?

Un cliquetis métallique. La porte s'ouvrit. Marc Lefebvre entra. Visage de page blanche. Il tenait une tablette.

— Madame la Ministre, dit-il. Son ton était neutre. Trop neutre. Nous devons décider.

— Elle délire, Marc.

Lefebvre regarda Valérie. La "Poupée" ouvrit un œil. Un regard de bête traquée.

— Peut-être, répondit Lefebvre. Mais dans notre métier, on ne parie pas sur le délire. On gère les probabilités. Nos capteurs ont repéré des mouvements autour de sa zone à Stalingrad. Son contact est un certain "Dobermann". Un violent. Si le support existe, il est entre ses mains.

Le silence fut tranchant. Valérie laissa échapper un rire étouffé.

— Allez-y, tuez-moi. Mais vous ne trouverez jamais la cachette. Seule moi je sais. C'est dans les fondations. Dans les tripes de la ville.

Christine s'approcha de sa sœur. Elle posa ses mains sur la table. Le froid du Formica traversa ses doigts.

— Qu'est-ce que tu veux ?

— Je veux sortir. Je veux ma dose. Et je veux voir ton monde brûler.

Lefebvre fit un signe de tête à Christine. Ils s'éloignèrent vers la porte insonorisée.

— On ne peut pas la laisser sortir, chuchota Christine.

— Si on ne la laisse pas sortir, le document sort. La Raison d'État exige que nous récupérions ce support. À n'importe quel prix.

— L'institution tombera avec moi, conclut Christine.

Lefebvre jeta un regard vers Valérie. Le manque devenait physique. Des spasmes parcouraient ses membres maigres. Elle commençait à gémir. Un cri de rat coincé.

— Je vais préparer une extraction discrète à Stalingrad, dit Lefebvre. Elle doit nous guider.

— Vous allez la droguer ?

— Je vais lui donner ce dont elle a besoin pour marcher. Pas plus. Elle est notre boussole dans cet enfer.

Christine regarda sa sœur. Deux faces d'une même pièce jetée dans le caniveau. Un sang corrompu par un secret vieux de vingt ans.

— Faites-le.

Elle se détourna. Elle ne voulait pas voir l'aiguille entrer. Elle sortit de la cellule. Le couloir de l'Hôtel de Brienne l'accueillit avec son silence feutré. Mais pour Christine, les murs semblaient se rapprocher. L'odeur de la cire ancienne ne suffisait plus à masquer Stalingrad.

22h14. La pluie tombait de manière implacable. Une pluie de fin du monde. Le van noir quitta l'Hôtel de Brienne par une sortie dérobée. À l'intérieur, Lefebvre et deux agents. Et Valérie, menottée.

Ils traversèrent Paris. La verticalité s'effondra. La Gare du Nord. Le tumulte des ombres. Le van s'engagea sous le viaduc du métro aérien. La ligne 2. Un serpent de fer rouillé qui grince. Lefebvre vérifia son Sig Sauer. Un geste de technicien.

Dehors, des silhouettes emmitouflées erraient entre les piliers. Des lueurs orangées perçaient l'obscurité. Le van s'arrêta brusquement. L'odeur de pisse et de brûlé envahit l'habitacle.

— On y est, dit Lefebvre.

Ils avancèrent à pied. Sous le métro, le fer hurlait. Les vibrations remontaient dans les jambes. Le béton suintait une eau noire.

— Là, dit Valérie.

Pilier 42. Couvert de graffitis superposés. Valérie s'agenouilla dans la boue. Elle dégagea une plaque de ciment brisée. Elle creusa. Ses doigts rencontrèrent du métal. Elle sortit une boîte en fer-blanc. Rouillée.

Lefebvre la saisit. Un geste furtif. Il l'ouvrit. À l'intérieur, une cassette micro-audio enveloppée dans du plastique. Il ne décrivit rien. Un seul regard suffit.

— On l'a, dit-il dans son micro de gorge.

À l'autre bout, Christine ferma les yeux.

— Bien, répondit-elle. Terminez.

Lefebvre rangea la boîte dans sa poche intérieure. Un levier est plus utile qu'une cendre. Il regarda Valérie. Elle était toujours à genoux. La peur remplaçait le manque.

— Tu m'as promis une dose, balbutia-t-elle.

— La ministre ne fait pas de promesses, Valérie. Elle prend des décisions.

Il fit un signe aux agents. Ils saisirent l'épave sous les bras. Valérie commença à se débattre. Un cri faible, couvert par le fracas d'une rame de métro au-dessus de leurs têtes. Ils l'entraînèrent vers l'obscurité.

Christine, à son bureau, reprit son stylo. Le métal était chaud. Trop chaud. Sa poitrine

semblait creuse, une cage thoracique de marbre. Elle signa le contrat d'armement. Dix milliards. Le papier craqua sous ses doigts. Un son sec. Brutal.

Elle alla vers la fenêtre. Paris était noyée sous un voile gris. Au loin, vers le nord-est, elle imaginait le triangle de la mort.

Elle décrocha son téléphone sécurisé.

— Marc ?

— Oui, Madame la Ministre.

— Valérie. Elle ne doit pas revenir.

— C'est fait. Une fuite doit être colmatée. Définitivement.

Christine raccrocha. Elle fixa le vide. À travers la vitre, une goutte de pluie acide traça un sillon lent. Une larme grise sur le visage de la ville. Elle n'avait plus d'émotions. Elle n'était plus qu'une fonction. Une armure vide.

Le Miroir des Cendres était brisé. Les éclats allaient tout lacérer. Mais la stabilité était assurée.

Elle s'assit. Le cuir du fauteuil grinça. Le silence retomba sur l'Hôtel de Brienne. Un silence de cire. La pluie ne s'arrêterait pas. Pas avant que tout ne soit lavé. Ou noyé.

Chapitre 6

Vecteur de Risque

La pluie griffe le verre blindé. Un craquement sec, régulier. De l'acide liquide qui tente de dissoudre l'Hôtel de Brienne. Derrière la vitre, Paris n'est qu'un spectre délavé, une aquarelle de gris sale et de lumières tremblantes.

Christine ne bouge pas. Ses mains sont à plat sur le bureau en acajou. Le bois est frais. La cire sent l'abeille morte et le vieux pouvoir. Elle fixe ses ongles. Vernis transparent. Parfait. En dessous, la pulpe de ses doigts palpite. Trop vite.

Un clic métallique. La porte.

Marc Lefebvre entre. Il ne frappe jamais. Le silence de la moquette de laine étouffe ses pas. Il apporte avec lui une odeur de tabac froid et d'ozone. L'odeur des salles de serveurs et des nuits de surveillance. Il pose une tablette numérique sur le cuir du bureau. L'écran projette une lumière chirurgicale.

— On a une fuite, dit-il.

Sa voix est un scalpel. Pas d'émotion. Juste un constat.

Christine ne lève pas les yeux. Elle regarde l'ovale d'or de la lampe se refléter dans le vernis du bureau. Il tremble.

— Quelle sorte de fuite ?

— Une nécrose. Biologique et géopolitique. Les deux fusionnent.

Marc fait glisser son doigt sur l'écran. Une image apparaît. Grain grossier. Vision nocturne. Un triangle de béton sous le métro aérien de Stalingrad. La pluie y est une brume orange. Au centre, une silhouette. Une femme assise sur un carton de récupération. Elle porte une couverture de survie dorée qui claque au vent. Elle ressemble à une idole païenne brisée dans une décharge.

C'est Valérie.

Marc pointe l'ombre derrière elle. Un homme en parka sombre, le visage mangé par une capuche. Il tient un objectif long comme un fusil de précision.

— C'est qui ? demande Christine. Sa gorge est sèche. Elle a l'impression d'avaler du sable.

— Moussa. SVR. Le renseignement extérieur russe. Il l'a identifiée.

Marc zoome. Le visage de Valérie emplit l'écran. La saleté sur ses joues dessine des ombres de squelette. Mais la structure osseuse est là. Les pommettes hautes. L'arc de Cupidon de la lèvre supérieure. C'est le visage de la Ministre de la Défense, passé au broyeur de la rue.

— Ils attendent quoi ?

— La signature du contrat Onyx. Dix milliards d'euros. Le Prince héritier arrive dans quarante-huit heures. Si les Russes livrent cette image aux Saoudiens comme preuve de votre instabilité génétique, le contrat s'évapore. Et votre tête avec.

Christine sent une goutte de sueur couler entre ses omoplates. Froide. La Raison d'État piétinée par le sang.

— Ils ne peuvent pas prouver le lien de parenté, tente-t-elle. Sa voix est une micro-fissure dans l'armure.

Marc esquisse un sourire sans vie.

— Un test ADN sur un mégot suffit. Ils l'ont déjà, Christine. Ils attendent de voir si on va essayer de la cacher. Si on la déplace, on confirme l'enjeu. Si on la laisse, elle est une bombe à retardement.

Le silence retombe. Pesant. Claustrophobique. Le bureau semble rétrécir. Christine respire l'odeur de la cire. C'est l'odeur des cercueils de luxe.

— Qu'est-ce que tu proposes ?

Marc récupère la tablette. Il s'adosse à la bibliothèque. Des milliers de pages d'histoire de France le surveillent.

— Une extraction est impossible. Les Russes surveillent le périmètre. Il nous faut une solution définitive. Une solution qui ne laisse aucune trace.

Il marque une pause. Il observe la Ministre. Son masque de fer est revenu.

— On parle de quoi, Marc ?

— De neutralisation de risque majeur. Un protocole d'euthanasie politique. On ne peut pas se permettre une survivante qui soit votre portrait craché dans un caniveau. Pas avec dix milliards sur la table.

Christine ferme les yeux. Derrière ses paupières, elle voit Valérie. Non pas l'épave de Stalingrad, mais la petite fille de six ans qui courait dans les herbes hautes. Une seule âme dans deux corps.

La cellule cancéreuse de son passé s'active. Son système immunitaire politique combat le souvenir. Elle sent une nausée monter. Le goût de l'urine et du métal froid semble s'inviter dans le velours du bureau.

— Elle est malade, Marc. Elle ne sait même plus qui elle est.

— C'est précisément pour ça qu'elle est dangereuse.

Marc s'approche. Il pose sa main près de celle de Christine. La peau de Marc est sèche, mate. Celle de Christine est translucide, les veines bleues affleurent.

— J'ai besoin de votre feu vert pour le protocole Cendre, murmure-t-il. Ce sera propre. Une surdose. La galette est déjà coupée avec n'importe quoi là-bas. Personne ne posera de questions. La pluie lavera le reste.

Christine regarde le doigt de Marc. Puis elle regarde le bouton d'alerte sous son bureau. Un petit dôme de plastique rouge. Une pression, et elle dénonce Marc. Une pression, et elle s'effondre.

— Si Valérie vit, le contrat meurt, insiste Marc. Si le contrat meurt, vous tombez. Et si vous tombez, qui protégera ce pays ?

L'argument de la verticalité. La Raison d'État.

— Combien de temps ? demande-t-elle.

Sa voix est redevenue métallique. Sans appel.

— Moins de trois heures. L'équipe est déjà en place.

Christine retire sa main du bouton d'alerte. Elle la pose sur son dossier confidentiel. Le papier craque sous ses doigts. Un son sec, comme un os qui se brise.

— Faites-le.

Marc hoche la tête.

— C'est traité.

Il sort. Christine reste seule. Elle se lève et marche vers la fenêtre. Elle pose son front contre la vitre. Le froid mord sa peau. Elle pense à Valérie, là-bas, à l'autre bout de la ville. Valérie qui attend sa prochaine dose. La dose que Marc va lui offrir.

Elle imagine l'aiguille. Le flash. Et puis le silence noir qu'elle porte en elle depuis si longtemps. La pluie n'est plus à l'extérieur. Elle coule à l'intérieur de ses propres veines. Acide. Inarrêtable.

Son téléphone de fonction vibre. Un numéro masqué. Elle décroche par réflexe.

— Allô ?

À l'autre bout, rien. Juste un bruit de vent et le crissement des pneus sur l'asphalte. Et un souffle. Une respiration sifflante.

— Christine ?

C'est un murmure. Une voix cassée par le froid. La voix de son enfance.

— Christine, c'est toi ? Il fait si froid ici. Je crois... je crois que j'ai vu des anges en costume noir. Ils disent qu'ils vont m'aider. C'est toi qui les envoies, n'est-ce pas ? Tu ne m'as pas oubliée.

La Ministre serre le combiné au point de se briser les phalanges. Elle regarde l'horloge. 23h12.

— Valérie... murmure Christine.

— Je t'aime, ma sœur, dit la voix. Dis... tu pourras me ramener ma poupée ? J'ai perdu la mienne dans la boue.

Un bruit de froissement. Puis un silence soudain. Une voix d'homme, lointaine, étouffée : « Injecteur prêt. »

Puis plus rien.

Christine repose le téléphone. Elle a tué une partie d'elle-même. Elle regarde l'heure sur sa montre Cartier.

À minuit, elle sera enfin seule dans son miroir.

La porte s'ouvre à nouveau. Son secrétaire particulier.

— Madame la Ministre, l'Ambassadeur d'Arabie Saoudite est en ligne.

Christine se redresse. Elle ajuste sa veste en soie.

— Je prends l'appel.

Sa voix ne tremble pas. Elle est de marbre. Elle est prête pour le sacrifice. Le Paris de la verticalité a gagné. Mais dans l'obscurité de Stalingrad, sous le béton suintant, le sang ne s'efface pas. Il s'infiltré dans les fondations.

Christine le sait. Elle le sent dans sa chair. On ne tue pas un fantôme. On lui donne seulement plus de place pour hanter les vivants.

Elle porte le combiné à son oreille.

— Excellence, dit-elle. Je vous écoute.

Elle ne voit pas, sur l'écran de son ordinateur resté en veille, une petite fenêtre de texte s'ouvrir. Un message crypté.

"Extraction confirmée. Vecteur en mouvement."

Le piège ne faisait que se refermer. Le risque n'était plus biologique. Il était viral.

Christine ferme les yeux. Elle entend le cri de Valérie dans le vent. Ou peut-être est-ce seulement le bruit du métal contre le métal. Le bruit de la ville qui broie ses enfants pour nourrir ses contrats.

Dix milliards d'euros. Une vie. Le calcul est fait.

La Raison d'État a dévoré la Raison du Sang.

Elle est la Ministre. Elle est l'armure. Et l'armure commence à geler de l'intérieur.

Chapitre 7

La Galette de Sang

Le béton contre la joue. Froid. Rugueux. Une plaque de givre sous la peau.

Valérie ne respire plus. Ses poumons sont des sacs de plomb. Ses doigts labourent le lino. Les ongles cassent. Un bruit d'écaille arrachée sur la surface lisse de la cellule sécurisée. À Brienne, même les prisons sentent l'encaustique et le secret. Mais ici, sous la terre, c'est le silence qui domine. Un silence de tombeau.

Une convulsion secoue son échine. Réelle. Le manque est une bête à mille dents qui lui dévore la moelle. La « galette » ne chante plus dans son sang. Elle hurle. Son cœur cogne contre ses côtes, un métronome fou, désaccordé. Elle sent la sueur acide perler sur son front, couler dans ses yeux, brûler ses pauvres orbites de camée.

Au-dessus d'elle, la caméra. Un œil de verre froid. Marc Lefebvre regarde. Elle le sait. Il attend qu'elle crève ou qu'elle parle. Elle ne fera ni l'un ni l'autre.

Elle roule sur le côté. Sa bouche s'ouvre. Pas de son. Juste une écume blanche, filante, qui vient souiller la moquette grise ignifugée. C'est le signal. Elle doit forcer le passage. Le plan est une ligne droite tracée dans la brume de son cerveau dévasté.

La porte blindée émet un déclic hydraulique. Un sifflement d'air comprimé.

Le gardien entre. Jeune. Morel. Il a peur. Elle sent son effroi comme une odeur de viande rance. Il ne voit pas une femme. Il voit un déchet toxique. Une fuite biologique dans le système parfait de la Défense.

— Madame ?

Il ne s'approche pas trop. Mais l'écume est là. Les yeux de Valérie sont révoltés. Le blanc domine. Elle tremble de tout son long, un poisson hors de l'eau, une épave électrocutée.

— Putain... Centrale, j'ai un malaise. La cible est en convulsion. Envoyez le médecin.

Il fait un pas. Puis deux. La botte de cuir noir brille sous les néons. Valérie sent la vibration de ses pas dans le sol. Elle attend. Elle est une araignée dans un tas de haillons. Sa main droite est repliée sous son ventre, cachée par le sweat trop large qu'on lui a donné.

Dans son poing, la seringue.

Morel s'agenouille. Il pose une main sur son épaule. L'erreur fatale. Le contact physique.

— Madame, restez avec moi.

Valérie explose. Elle pivote. Un ressort qui claque. Une morsure de cobra. La seringue brille une fraction de seconde avant de s'enfoncer dans le cou du gardien. Juste au-dessus de la carotide. Un petit *pouf* de chair perforée.

Morel émet un gargouillis. Ses mains montent à sa gorge. Ses doigts croisent la seringue plantée dans le muscle. Valérie ne lâche pas le piston. Elle pousse. Elle injecte son vide, sa maladie, sa rage directement dans le système du jeune homme.

— C'est cadeau, murmure-t-elle. Sa voix est un froissement de papier de verre.

Il s'effondre. Il voit son avenir s'évaporer : les tests, les traitements, la carrière brisée. Il ne crie pas. Il suffoque. Valérie lui arrache son badge. Le plastique est chaud. Elle prend son arme, une Sig Sauer noire, et la lampe torche. Elle sort. Le couloir est un tunnel de lumière blanche. Asphyxiant.

Elle descend. Plus bas. Là où la pierre remplace le béton. L'air change. L'humidité de la Seine s'infiltré à travers les fondations. Le parfum du bois mort remonte. Brienne est un iceberg. Les racines sont ici, dans la boue et l'ombre.

Un bruit de froissement. Une silhouette se détache de l'obscurité. Tailleur sombre. L'odeur du Chanel n°5 qui lutte contre la puanteur du souterrain. Christine. Elle est seule. Pas de gardes. Pas de Marc.

— Tu es pitoyable, Valérie.

La voix de la Ministre résonne contre les pierres millénaires. Tranchante. Dénuée de pitié. Valérie se redresse. Elle crache un mélange de sang et d'eau noire.

— Et toi, tu es une tombe, Christine. Un beau monument en marbre. Mais il n'y a rien dedans.

Christine avance d'un pas. La lumière de son téléphone éclaire son visage. Elle ressemble à un masque de tragédie grecque.

— Donne-moi le dossier. Marc va arriver. S'il te trouve, il ne te ramènera pas en cellule. Il va te colmater.

— Alors aide-moi. Pour papa.

Christine regarde la main de sa jumelle. Elle voit sa propre main, déformée par le miroir de la déchéance. Au loin, les aboiements. Les chiens de la DGSE sont lâchés.

— Il y a une sortie par les égouts, sous le transformateur B-12. Elle débouche sur le quai d'Orsay. Si tu crèves ici, c'est mon visage qu'ils verront à l'autopsie. Je ne peux pas laisser le hasard décider de ma carrière.

Valérie s'élançe. Elle s'introduit dans le conduit. C'est étroit. La poussière lui brûle les poumons. Elle débouche sur le quai d'Orsay. Les larmes du ciel de fer la frappent instantanément. Froides. Mordantes. Une berline noire l'attend. Vitres teintées. Moteur tournant.

Elle s'approche. La portière s'ouvre. Le chauffeur jette un regard de dégoût pur sur ses guenilles trempées d'eau d'égout. Avant qu'elle ne s'assoie, il déploie nerveusement une protection en plastique sur le cuir de la banquette arrière. Il ne veut pas que la carcasse souille le luxe.

— Montez, Valérie. On vous attendait.

L'obscurité l'avale. La Mercedes glisse dans le crachin corrosif. Elle roule vers le nord. Vers Stalingrad.

L'homme en gris à côté d'elle ne la regarde pas. Il fixe la route. Il sort un étui en métal. Un clic sec. À l'intérieur, une galette beige, parfaite. Cristalline. Valérie sent sa salive s'épaissir.

— On veut les noms, Valérie. Tous les noms du dossier saoudien.

— D'abord, la dose, siffle-t-elle.

La voiture s'arrête sous le métro aérien de Stalingrad. Le quartier est une plaie ouverte. Valérie s'éjecte du véhicule. La pluie mord son visage. L'homme lui tend une pipe en verre et un briquet.

— Vous avez une heure.

Elle s'engouffre sous le béton, derrière une benne. Elle allume. La flamme danse. La lueur orangée. La fumée monte. Elle aspire. Le monde explose. Le froid disparaît. Elle est une reine de cendres. Le souvenir revient. Net. Chirurgical. 1984. Les couloirs de Brienne. Les chiffres. Le sang sur le papier.

— Le gamin, murmure-t-elle.

Elle se relève. Elle doit trouver Enzo. C'est lui qui garde le vrai dossier. Celui qu'elle a rendu à Christine n'était qu'un leurre. Mais le phosphore s'embrase. Un mur blanc de projecteurs.

— Cible repérée !

Les hommes de Lefebvre sortent des vans. Pas de sommation. Le phosphore des lampes tactiques déchire l'obscurité. Un mur de lumière. Les silencieux sifflent. Les corps des ombres de Stalingrad tombent dans la boue.

Valérie voit Enzo sous une carcasse. Il serre le sac en plastique.

— Enzo ! Fuis !

Elle se jette sur le premier commando. Elle n'est plus humaine. Elle est une morsure. Elle enfonce la seringue de Morel dans le cou de l'homme. Il s'effondre. Elle récupère son Glock. Elle tire dans le noir. Le recul lui brise le poignet, mais elle s'en moque.

— Venez me chercher ! hurle-t-elle à la caméra thermique de Lefebvre.

Elle jette son briquet sur une conduite de gaz. L'explosion souffle les projecteurs.

L'obscurité revient. Une obscurité de guerre.

À Brienne, Christine est assise à son bureau. Elle regarde la pluie. Son téléphone vibre. Marc.

— Elle s'est échappée dans l'explosion. Elle a le dossier.

Christine ne répond pas. Elle prend une vieille photo de son tiroir. Deux petites filles. Elle craque son briquet en or. La flamme dévore la partie bleue de l'image. Sa propre enfance.

— Brûle, souffle-t-elle. Brûle tout.

Dehors, sous le viaduc, Valérie disparaît dans les entrailles de la ville. Le miroir n'est plus seulement brisé. Ses éclats sont en train d'égorger Paris. La guerre du sang ne fait que commencer.

Chapitre 8

L'Infiltration

La soie de la chemise brûle. Une caresse acide sur la peau parcheminée de Valérie. C'est la chemise de Christine. Un tissu noble pour un corps en ruine.

Valérie ajuste la veste de tailleur. Trop large aux épaules, trop serrée au ventre noué par le manque. Elle ressemble à un épouvantail de luxe. Dans le tain de l'antichambre, son reflet l'agresse : ce même visage que la Ministre, mais dévasté par les courants-jets de la rue. Des pommettes saillantes comme des lames de rasoir. Des yeux creusés, bordés de fièvre.

Elle fourre le badge d'Adrien Vasseur dans sa poche. Le plastique est encore chaud de la sueur du conseiller. Vasseur dort dans un placard de service, assommé par une clé de bras, un reste d'instinct de bête acculée.

Elle marche.

Les moquettes de l'Hôtel de Brienne étouffent le bruit de ses pas. Un silence de cathédrale. L'odeur de la cire ancienne lui monte à la gorge. C'est l'odeur du pouvoir. C'est l'odeur de la mort propre.

Elle arrive au premier point de contrôle. Un portique de verre et d'acier. Un gendarme en faction. Ses gants sont d'un blanc chirurgical. Ils aveuglent. Valérie ne respire plus. Ses mains tremblent dans les poches. Elle serre le badge, sentant le relief des lettres gaufrées.

La diode passe au vert. Un petit soleil artificiel qui lui accorde le droit de vivre encore

quelques minutes. Le verre pivote. Elle passe. L'air du couloir est plus froid. Elle sent le courant d'air de la cour d'honneur. L'air de Paris.

Elle franchit le porche.

L'eau l'accueille. Une averse fine, dense, chargée de soufre. La pluie de Paris aujourd'hui ne lave rien. Elle ronge. Elle s'insinue dans les fibres de la veste de Christine. Le luxe s'imbibe. Il devient lourd. Valérie traverse la rue Saint-Dominique. Les berlines noires attendent, moteurs tournants. Des squales immobiles dans l'obscurité sodium. Elle ne s'arrête pas. Elle marche vers le métro. Vers le nord. Vers la boue.

À cinq kilomètres de là, dans un van noir garé sous les rails du métro aérien à Stalingrad, Marc Lefebvre fixe un écran thermique. L'intérieur du véhicule sent l'ozone et le café froid. Des câbles courent au sol comme des veines noires.

— Cible identifiée, dit une voix dans son oreillette. Elle a quitté le périmètre.

— Laissez-la venir, murmure Marc. Je veux voir où elle va nicher.

Il regarde par la vitre sans tain. Dehors, c'est le triangle de la mort. Sous le viaduc, les tentes Quechua forment une chenille de plastique délavé. Le bleu, le vert, le gris. Des couleurs de décharge. La pluie tape sur le bitume, créant une brume poisseuse. Les néons de la pharmacie de garde jettent des lueurs orange et rouge sur les flaques. On dirait que le béton saigne du pétrole.

Des silhouettes errent. Des ombres cassées en deux. Ils cherchent la "galette". Ils sniffent le vent. Marc voit un de ses hommes, infiltré en civil, s'appuyer contre un pilier tagué. Sous la veste de sport sale, un Sig Sauer P226 prêt à recoudre la réalité.

— L'enjeu est systémique, Lefebvre, avait dit Christine deux heures plus tôt. Si elle sort du périmètre avec les documents, le contrat tombe. Et moi avec.

Marc n'avait pas répondu. Il aimait l'efficacité. Valérie n'était pas une femme, ni même la sœur d'une ministre. Elle était une variable. Une erreur dans l'équation de l'État.

Le métro grince. Un hurlement de métal contre métal qui déchire les tympans.

Valérie descend à Stalingrad. L'escalier mécanique est en panne. Depuis toujours. Elle monte les marches de pierre, une par une. Ses jambes sont du plomb. Le manque commence à mordre. Une brûlure derrière les yeux. Une crampe qui part de la mâchoire et descend jusqu'aux chevilles. Elle a besoin d'une dose. Tout de suite.

Elle sort de la station. Le choc.

Le néon de la pharmacie s'allume et s'éteint. *CRASH. CRASH.* À chaque pulsation, le monde change de couleur. L'eau qui dégouline du métro aérien semble être du sang. Elle traverse le boulevard. Elle connaît chaque centimètre de ce sol. Elle sait où les rats se cachent.

Elle se dirige vers la Rotonde, derrière un transformateur électrique tagué. Elle s'accroupit. Ses doigts fouillent la terre boueuse derrière le boîtier métallique. L'électricité grésille au-dessus de sa tête. Un bourdonnement qui se confond avec celui de son cerveau. Ses ongles se cassent dans la terre froide. Elle s'en moque.

Soudain, un bruit de pas. Pas les pas traînants d'un junkie. Des semelles de gomme, cadencées, sur le goudron. Elle se fige. Elle a trouvé le sachet. Elle le serre dans son poing.

— Valérie.

Le nom est prononcé sans haine. Une simple constatation. Elle ne se retourne pas.

— Marc, souffle-t-elle.

— Rends-le-moi, et je te promets une fin rapide. Sans douleur.

Valérie ricane. Un son guttural. Elle se lève lentement. Ses vêtements de luxe sont couverts de boue. Elle ne cille pas devant le canon. Elle attend l'impact comme une délivrance.

— La douleur, Marc... c'est ma seule amie.

À cet instant, le métro aérien passe au-dessus d'eux. Un tonnerre de ferraille qui ébranle le sol. Les lumières des wagons défilent comme des éclairs. Valérie sourit. Elle a senti la vibration.

"Le Turc", un gamin de quinze ans aux yeux vitreux, surgit de l'ombre d'une tente. Il voit le sachet. Il voit une dose là où il n'y a que des secrets. Il se jette entre eux.

— La Poupée ! Donne ! On partage !

Marc ajuste son tir. Le son est un "pouf" ridicule, étouffé par le vacarme du métro. Le gamin s'immobilise. Un petit trou noir apparaît au milieu de son front. Il s'effondre comme une marionnette aux fils coupés.

Valérie ne recule pas. Elle plonge dans la masse des tentes. Elle est un fantôme parmi les fantômes. Marc actionne son micro.

— Nettoyez le quartier. Je veux chaque tente retournée.

Valérie rampe sous une bâche, dans l'odeur de l'urine. Elle halète. Ses poumons sont en feu. Elle sort la clé USB du sachet. Un petit morceau de plastique noir. Un détonateur. Si elle ne peut pas avoir la vie de Christine, elle lui donnera les cendres de son empire.

Elle voit les hommes de Marc s'approcher. Des silhouettes sombres qui avancent avec des lampes torches. Des rayons de lumière blanche qui percent la pluie. Elle atteint la grille d'un local technique. Elle sent l'odeur du gaz, une fuite ancienne, oubliée des services de la ville. Elle sort son briquet.

Marc est à dix mètres. Il lève son MP5. Son doigt presse la détente.

Clac.

Le bruit métallique d'un percuteur sur une amorce humide. Un long feu.

Valérie lâche le briquet dans l'obscurité du local.

L'explosion n'est pas un bruit, c'est une gifle monumentale qui vide les poumons. Une onde de choc invisible qui projette Marc contre un pilier de fonte. Puis, un silence assourdissant. Un vide auditif total où la neige de suie commence à tomber. Les alarmes des voitures ne se déclenchent qu'après de longues secondes, hurlant dans la nuit devenue orange.

Marc se relève, le visage noirci. Le local n'est plus qu'une gueule béante de gravats incandescents. Pas de corps. Pas de clé.

Il active son micro, la main tremblante.

— Cible disparue dans l'explosion. Zone saturée.

— État ? demande la voix de glace de Christine à l'autre bout de Paris.

— On ratisse les décombres, Madame. Mais le feu a tout pris.

Christine raccroche. À Brienne, elle se rassoit dans son fauteuil de cuir. Elle regarde ses mains sèches. Elle pense à la vase du canal. Elle sait.

Valérie ressort de l'eau à deux cents mètres de là, sous un pont de pierre. Elle crache une eau noire et huileuse. Elle tremble si fort que ses dents menacent de se briser. Elle palpe sa poche. Le plastique de la clé est là.

Le compte à rebours indique T-moins 5 heures. La pluie continue de tomber sur les bureaux de Brienne et sur les ruines de Stalingrad. Elle efface les frontières. Elle noie les espoirs. Valérie s'enfonce dans le noir des tunnels de service. Elle est un virus. Elle est l'erreur. Elle est le miroir.

Et le miroir vient de voler en éclats.

Chapitre 9

La Preuve par le Vide

Le ciel de Paris est une plaie ouverte qui pisse l'acide sur les toits en zinc. À travers la vitre blindée de l'Hôtel de Brienne, Christine regarde la ville se dissoudre. L'air du bureau sent la poussière d'État et le bois mort. Un silence de mausolée.

Le téléphone vibre. Une diode rouge. Une impulsion cardiaque.

Elle décroche. À l'autre bout, le hachoir à voix.

« Madame la Ministre. On vous observe. »

Christine contracte la mâchoire. Le muscle tressaille.

« Qui êtes-vous ? »

« Une erreur dans votre calcul. Le contrat "Dune". Les Qataris n'aiment pas les sables mouvants. Ils veulent de la roche. De la stabilité. »

Un frisson électrique remonte sa colonne vertébrale.

« Allez au fait. »

« Une ministre de la Défense ne peut pas avoir une fuite biologique dans le caniveau.

Une moitié d'elle-même qui rampe à Stalingrad pour une galette de crack. Marc

Lefebvre est pragmatique, Christine. Il sait qu'une épave sevrée est une page blanche.

»

Le clic de fin. Sec. Un coup de grâce.

Christine repose le combiné. Elle se lève. La verticalité de son pouvoir repose sur une base qui pourrit. Marc Lefebvre. L'image de l'officier s'impose. Des yeux d'acier délavé. Aucun battement de cœur.

On frappe. Deux coups. Militaires.

Lefebvre entre. Il est trempé. L'odeur de la rue entre avec lui. Ozone et brûlé.

« Madame la Ministre. »

Il ne s'assoit pas. Il cherche les failles.

« Les Qataris s'inquiètent de ma stabilité, Marc. »

L'officier pose ses mains sur le cuir du bureau. Ongles ras. Chirurgicaux.

« Ils s'inquiètent d'une variable non contrôlée. On ne signe pas pour des milliards avec une variable. »

« Débarrassez-vous d'elle », murmure-t-elle.

Lefebvre penche la tête. Un oiseau de proie.

« Elle est vide, Christine. Une coquille. Et une coquille, ça se remplit. »

Le cœur de Christine rate une marche.

« Qu'est-ce que vous insinuez ? »

« Valérie est une éponge. On peut y réécrire ce qu'on veut. Une marionnette au sang pur vaut mieux qu'une reine polluée. Elle est à Bichat. Unité sécurisée. On vide le sang. On réinitialise. Dans une semaine, elle pourra lire un prompteur. La question est : laquelle d'entre vous sera sur la photo pour la signature ? »

Il sort. La porte claque. Un verdict.

Christine ne réfléchit plus. Elle attrape son manteau. Elle évite son chauffeur, prend une berline banalisée. Le moteur hurle. Elle brûle les feux. Paris n'est plus qu'une aquarelle sale derrière le verre feuilleté.

Elle arrive sous le métro aérien de Stalingrad. La carcasse de fer rouillé surplombe la décharge humaine. Ses talons s'enfoncent dans une boue noire, mélange de terre et de suie. L'odeur la gifle. Urine stagne, fumée sucrée, mort lente. Elle cherche Rico. Le dealer. L'ombre qui connaît les secrets de la Poupée.

Elle le trouve près d'un pilier couvert de graffitis baveux.

« Rico. »

L'homme ricane, montre des dents grises.

« La sœur. Le portrait craché. En moins déglinguée. »

Christine tend une liasse de billets mouillés.

« Qu'est-ce qu'elle a laissé ? »

Rico lui tend une boîte en métal rouillé. Des photos. Un vieux téléphone. Le trésor d'une épave.

« Tes potes en noir ont tout pris, sauf ça. »

Un bruit de pas. Régulier. Marc Lefebvre émerge de la brume acide. Un parapluie noir. Impeccable.

« Vous ne devriez pas être ici, Christine. C'est insalubre. »

Il s'approche. La distance de sécurité. Trois mètres.

« Le protocole Alpha a commencé. Valérie répond bien. Elle sera vous, mieux que vous-même. Vous êtes devenue une faille. Je colmate les failles. »

Christine regarde le téléphone dans sa main. Un message de Marc à sa sœur, retrouvé dans les archives : *On arrive pour le sevrage. Ton double a besoin de calme. On va faire de toi une femme neuve.*

Le chantage biologique est total. Le coup d'État est en marche.

« Vous avez raison, Marc. Je n'ai qu'une fonction. »

Elle sort son Sig Sauer du sac. Le mouvement est fluide. Un réflexe de survie.

Lefebvre ne sourit plus.

« Vous ne ferez pas ça. »

« La pluie est acide, Marc. Elle nettoie les preuves. »

Un métro passe au-dessus d'eux. Un tonnerre de ferraille qui secoue le béton.

Christine presse la détente.

Le recul lui brise le poignet. Le coup est étouffé par le fracas du train. Marc recule, une tache sombre s'élargissant sur son imperméable gris. Il s'effondre dans la boue. Un gargouillis de sang.

Puis, le silence. Un mur.

L'odeur de la poudre brûlée se marie à celle de la pluie ferreuse. Un instant de vide sensoriel absolu. Le monde s'est arrêté.

Elle récupère le téléphone de Marc. Elle ramasse la boîte. Elle marche vers sa voiture sans se retourner. Ses chaussures de luxe sont ruinées. Elle s'en moque.

Dans la berline, elle ajuste son rétroviseur. Son visage est une statue de marbre. Elle prend son téléphone de fonction. Sa voix est un murmure de givre.

« Ici la Ministre. Marquez Marc Lefebvre comme disparu en mission. Préparez les dossiers. La signature avec les Qataris aura lieu à l'aube. »

Elle regarde sa main. La morsure de sa sœur est encore rouge sous la peau.

La ville défile. Les ombres retournent au néant. À l'Hôtel de Brienne, le champagne est au frais.

Le miroir est brisé. Elle en a gardé l'éclat le plus tranchant.

Chapitre 10

Chasse à l'Homme

La pluie tombe. Fine. Acide. C'est un solvant. Elle ronge le vernis des voitures et la peau des hommes. Sous le métro aérien de La Chapelle, le ciel est une dalle de béton striée par les rails. Les poutres métalliques suintent une graisse noire, sang mécanique qui se mélange à l'urine des piliers.

Valérie est au sol. Ses doigts griffent le goudron. Elle cherche une miette, une trace de la galette. Rien. Ses ongles se retournent. Elle ne sent plus la douleur, seulement le vide. Un trou noir dans la poitrine qui aspire les organes. Ses poumons brûlent. Le manque est une décomposition chimique en temps réel. Son corps réclame sa dose comme un condamné l'oxygène.

Marc Lefebvre avance. Semelles en gomme. Aucun bruit. Il est une ombre structurée. Son pardessus technique repousse l'eau. Il ne tremble pas. Dans sa main droite, le Glock 19 est une extension de son bras. Silencieux vissé au bout du canon. Un tube noir. Mat. Définitif.

Il s'arrête à cinq mètres. Valérie ne l'a pas entendu. Elle gémit. Un râle de bête agonisante dans un fossé. Marc lève l'arme. L'œil aligné sur la mire. Le centre de la masse. La tête. Une fuite biologique à colmater. Propre. Nécessaire. Dix milliards d'euros de contrats d'armement pèsent sur cette détente. Le sang de Valérie vaut moins que le prix d'une cartouche.

L'index de Marc entame sa course. Millimètre par millimètre. La pression s'accumule.

Soudain, les xénons.

Des faisceaux blancs déchirent le tunnel de béton. Des phares haute puissance transpercent la brume. Le crissement des pneus sur le bitume mouillé s'accorde au hurlement d'une sirène qui s'étouffe. Trois SUV blindés noirs déboulent, bloquant l'accès sous le viaduc. Ils glissent dans une chorégraphie de prédateurs.

Marc ne baisse pas son arme. Il pivote d'un quart de tour. Son regard scanne les véhicules. GSPR. L'escorte personnelle de l'Hôtel de Brienne. Les portières s'ouvrent à l'unisson. Claquement sec. Quatre hommes sortent. Costumes sombres. HK MP7 au poing. Ils se déploient en éventail, canons braqués sur Marc.

— Lâchez votre arme ! hurle une voix. DGSE, identifiez-vous !

Marc reste immobile. Statue de sel sous la pluie de soufre. Les logos s'affrontent par télépathie. Cartes professionnelles contre cartes grises. Mais son index reste verrouillé sur la queue de détente. Sous ses pieds, Valérie rampe vers un pilier, aveuglée, les cheveux filasse collés sur son visage de cadavre.

La portière arrière du SUV central s'ouvre.

Un escarpin verni touche le sol souillé. Christine sort du véhicule. Elle laisse la morsure du ciel mordre son brushing. Son visage est un bloc de marbre. Ses yeux, deux fentes d'acier. Son manteau de cachemire gris semble absorber la lumière. Elle avance entre les fusils d'assaut et le pistolet de Marc. Elle regarde la forme qui s'agite par terre.

Le silence tombe. Épais. Poisseux. Seul le grondement d'une rame au-dessus fait vibrer les structures. Le métal hurle. La poussière de rouille tombe du plafond comme une neige toxique.

— Monsieur Lefebvre, dit Christine. Sa voix est un scalpel.

— Madame la Ministre. Vous êtes hors secteur.

— Cette crise a mon visage, répond-elle.

Elle fait un pas. Elle est à trois mètres de Valérie. La Poupée lève les yeux. Le choc est physique. Les deux femmes se font face. Le miroir est brisé. Verticalité contre horizontalité. Puissance contre survie.

C'est le même nez. Les mêmes pommettes saillantes. La même mâchoire carrée.

Valérie émet un sifflement. Elle voit une apparition. Une divinité de soie surgie du néant.

— T'as... t'as une galette ? croasse Valérie. Sa voix est un froissement de papier de verre.

Christine tressaille. Marc voit la faille.

— Abaissez votre arme, Marc, ordonne-t-elle sans quitter sa sœur des yeux.

— Dix milliards, Madame. Vous jouez l'industrie de défense pour une épave.

— Je suis l'institution, tonne Christine. Elle se tourne vers lui. Ses yeux brillent d'une fureur froide. Vous travaillez pour l'État. L'État, c'est moi. Rangez ce fer.

Marc évalue les vecteurs. Les agents du GSPR ont le doigt sur la détente. S'il tire, il meurt. Mais Valérie meurt aussi.

— Le contrat avec les Émirats est signé dans quarante-huit heures, murmure Marc. S'ils voient ça, ils partent. Les Émiratis n'achètent pas des missiles à une femme dont la jumelle se vend pour dix euros à Stalingrad.

— Je gère le risque.

Valérie tente de se lever. Ses jambes flanchent. Elle s'écroule, une traînée de boue noire sur la joue. Les spasmes électriques secouent son corps maigre. Elle bave une écume grisâtre. Christine fait un geste vers son chef d'escorte.

— Relevez-la. Dans ma voiture.

Les agents hésitent. L'odeur de Valérie les agresse. Sueur rance, excréments, chimie bon marché. L'odeur du chaos.

— C'est un ordre ! crie Christine. Sa voix déraile.

Marc resserre sa prise sur le Glock.

— Si elle monte dans cette voiture, la DGSE ne vous couvrira plus. Vous serez seule.

— Je n'ai jamais eu besoin de vous pour être seule.

Un agent saisit Valérie sous les aisselles. Elle hurle. Cri strident qui se répercute sur les piliers. Elle se débat. Un chat sauvage pris au piège. L'agent la traîne comme un sac de détritiques vers le cuir immaculé du SUV. Marc lève son arme plus haut. Il vise la tête de l'agent.

— Arrêtez.

Les sécurités du GSPR sautent. Le clic-clac métallique résonne. Christine s'interpose. Elle offre son dos au canon de Marc. Elle sait qu'il est un technicien. Tuer un ministre est une anomalie statistique qu'il ne peut valider sans ordre.

— Tirez, Marc. Ou laissez-nous passer.

Marc sent l'eau couler dans son cou. Froide. Il regarde Valérie disparaître derrière le verre teinté et blindé. Christine monte à son tour. Le convoi démarre. Les pneus

crissent, expulsant des gerbes d'eau noire. Les gyrophares se perdent dans le brouillard de Stalingrad.

Marc reste seul sous le pont. Il regarde le sol. Il reste une empreinte. Une zone un peu moins mouillée. Une ombre de corps. Il sort son téléphone crypté.

— Ici Vecteur Un. La cible a été récupérée par Brienne. Interférence de l'Autorité.

Il écoute la réponse. Ses mâchoires se serrent.

— Compris. Préparez l'équipe de nettoyage. La Ministre vient d'importer le chaos dans son bureau. Ça ne durera pas.

Il range son Glock. La pluie redouble. Elle veut effacer toute trace. Mais l'odeur de Valérie reste. Tenace. Accrochée au béton. Accrochée à l'âme.

La berline blindée déchire la nuit. L'air est pressurisé. Filtré. Mais l'odeur passe. Charogne et métal froid. Christine est assise sur le cuir pleine fleur. Raide. Valérie n'est plus qu'un tas de hardes trempées. L'eau acide perle sur ses cheveux filasse, coule sur le siège à cent mille euros. Le cuir gémit.

Le silence est un rasoir.

Dans le rétroviseur, les yeux du chauffeur sont des fentes mortes.

— Valérie.

Le nom reste suspendu. Valérie ne répond pas. Ses dents claquent. Bruit d'insecte contre une vitre. Christine ferme les yeux. Derrière ses paupières, elle voit les dossiers de la DGSE. Les courbes de vente. Les graphiques de corruption. Et ce virus. Cette erreur système.

La voiture s'engage sur le pont de la Concorde. Paris est un flou cinétique. Les lumières, des traînées de phosphore. La pluie frappe les vitres. Tambourinement de doigts de squelettes.

— Regarde-moi.

Christine pose sa main sur l'épaule de sa jumelle. Le tissu est visqueux. Sous le nylon, elle sent les os. Des branches sèches. Valérie tourne la tête. Ses yeux sont deux trous noirs. Orbites aspirantes.

— Christine... murmure l'épave. Le son est un froissement de papier de verre.

— Tais-toi. On arrive.

L'Hôtel de Brienne surgit. Forteresse de pierre. Les grilles s'ouvrent sans un bruit. Les gardes républicains saluent la plaque diplomatique. Ils ne voient pas le cadavre vivant tapi dans l'ombre. La voiture s'immobilise.

— Sortez. Seule, lance Christine au chauffeur.

Elle tire sa sœur hors du véhicule. Valérie trébuche. Ses jambes sont des fils de fer. Elles traversent le hall. Les moquettes étouffent leurs pas. Les portraits des maréchaux les fixent. Regards de verre qui jugent l'intrusion.

Ascenseur privé. Troisième étage.

Le miroir de la cabine les confronte. Christine : lisse, implacable. Valérie : corrompue, peau grise, trace d'abcès sur le cou. Même front. Même destin qui a bifurqué dans une impasse de béton.

Les portes s'ouvrent sur le bureau ministériel. Le sanctuaire. L'odeur de papier officiel est agressée par l'exhalaison de la rue. Christine pousse Valérie vers un fauteuil Louis XV. L'épave s'y effondre. Tache d'huile sur un autel.

— Reste là.

Christine sert un verre d'eau. Cristal. Valérie boit comme une bête. L'eau coule sur son menton.

— J'ai froid, Christine. J'ai besoin de la galette.

— Tu n'auras rien. On va te sevrer. Ici.

Valérie éclate d'un rire nerveux. La paranoïa du manque grippe les rouages.

— Te sevrer ? Entre tes dossiers secrets et tes bombes ? Je vais tout salir. Je vais pisser sur tes tapis. Je vais hurler jusqu'à ce que les murs tombent.

Christine la surplombe. Son ombre recouvre le corps chétif.

— Tu ne feras rien. Parce que dehors, Marc Lefebvre attend. Il nettoie. Tu es une fuite biologique, Valérie. Un risque de sécurité nationale.

Valérie se recroqueville. Elle a senti le souffle du Glock sur sa nuque.

— Pourquoi tu m'as ramassée ? Pourquoi maintenant ?

Christine regarde par la fenêtre. La pluie continue de laver les toits. Dans quarante-huit heures, le contrat. La survie de l'industrie. Son couronnement.

— Parce que tu es moi. Et je ne laisse pas une partie de moi dans la boue.

— menteuse. Tu as peur qu'un flic fasse le test ADN. Tu ne me sauves pas. Tu te protèges.

Le silence retombe. Toxique. Soudain, Valérie se plie en deux. Cri étouffé. Le manque arrive. Vague de fond. Verre pilé dans les veines.

— Ça brûle ! Christine !

Elle glisse du fauteuil. Elle rampe sur la moquette. Ses ongles grattent la laine. Christine sort son téléphone.

— Envoyez le médecin. Seul. Code Noir. Sédatifs lourds. Niveau 4.

Elle regarde sa sœur convulser. La Poupée se vide de son humanité. Paquet de nerfs et de souffrance. Christine s'accroupit. Elle pose sa main sur le front brûlant. La peau est moite. Sueur acide.

— Dors. Dors, ma double.

Dehors, dans la cour, une silhouette observe la fenêtre éclairée. Marc Lefebvre. Il ne sent pas le froid. Il ne sent que le déséquilibre. Il sait que le chaos est entré dans la place.

Le manque ne se gère pas. Il se consomme.

Le médecin entre. Seringue prête. Liquide bleu opalin. Calme. Chimique. Il injecte le produit dans le bras décharné. Les spasmes s'arrêtent. Poupée de chiffon dont on a coupé les fils.

— Six heures de sommeil, Madame la Ministre. Après, le sevrage sera violent. Le cœur pourrait lâcher.

— Faites en sorte qu'il ne lâche pas. On en a besoin vivante jusqu'à vendredi.

Le médecin sort. Christine reste seule avec le corps. Elle va vers son bureau. Ouvre un dossier Confidentiel Défense. Chiffres. Portées des radars. Ogives. Elle travaille. Mais ses yeux reviennent vers la forme étendue sur la moquette. Tache sombre dans

la pièce dorée.

La pluie frappe contre le verre blindé avec une fureur nouvelle. La ville entière veut entrer. La boue de Stalingrad veut réclamer son dû. Le Miroir des Cendres vole en éclats.

Christine sent le vide s'ouvrir sous ses pieds. L'abîme colmaté pendant trente ans est là. Il a le visage de Valérie. Elle reprend son stylo. Sa main ne tremble plus. Armure vivante. Mais sous l'armure, le virus progresse.

Marc Lefebvre, dans la cour, regarde sa montre. T moins 47 heures. Le contrat est une cible. Valérie est le détonateur. Et Christine vient de l'amorcer. Il s'éloigne vers l'ombre des grilles. Il doit préparer l'option finale.

Peu importe le sang. Seul le contrat compte.

Dans le bureau, Valérie murmure un mot dans son sommeil.

— Maman.

Christine se fige. Poignard de glace. Elle éteint la lampe. L'obscurité est totale. Plus de Ministre. Plus de droguée. Juste deux sœurs perdues dans le ventre de la République. Marc Lefebvre attend dans le noir que le signal soit donné pour tout effacer.

La mort garde la même odeur. Métal froid et acide.

Chapitre 11

L'Échange

L'obscurité n'est pas noire. Elle est rouge. Un rouge pulsionnel, syncopé par le rythme d'une tempe qui cogne contre le montant de la portière. L'impact a été un hurlement de métal, une décomposition moléculaire de la berline. Maintenant, c'est le silence. Un silence saturé par l'odeur d'ozone et de poudre brûlée. L'airbag pend comme une peau morte, flasque.

Christine ouvrit les paupières. Une erreur. La lumière crue des néons du métro aérien traversa le pare-brise pulvérisé. Des milliers de diamants de verre gisaient sur ses genoux. Son tailleur Chanel était maculé de boue, de liquide de refroidissement et de sang.

Elle tenta de bouger la main droite. La décharge fut blanche, électrique. Un hurlement resta bloqué dans sa gorge. Son poignet était brisé. Elle serra les dents jusqu'à l'écrasement, le regard fixé sur la petite clé USB coincée près du levier de vitesse. Le froid du plastique contre sa peau valait dix milliards.

À sa droite, Valérie ne bougeait plus. Une marionnette dont on aurait coupé les fils.

Un bruit de pas. Lent. Régulier. Le frottement du caoutchouc sur le bitume détrempe.

Christine figea sa respiration. Elle connaissait ce rythme. C'était le pas du prédateur qui vient ramasser le gibier. À travers la vitre fendue, elle vit le long trench-coat sombre. Marc Lefebvre s'arrêta à deux mètres. Il n'appelait pas les secours. Il observait.

— Vous n'étiez pas censée monter, Christine, dit-il. Sa voix était calme, presque déçue. La Raison d'État n'aime pas les fuites biologiques. Valérie était une fuite. Vous, vous étiez l'institution.

Il s'approcha. Le métal de la portière gémit sous sa pression. Il ne regardait pas Valérie. Pour lui, la Poupée était déjà un déchet organique. Il tendit une main gantée vers la clé.

Christine ne réfléchit pas. Elle utilisa son poids, bascula son corps meurtri vers l'avant. Son poignet brisé hurla, une douleur qui lui brouilla la vue, mais elle s'en moqua. Elle agrippa un morceau de tuyau de fer qui avait percé l'habitacle lors du choc.

Elle ne frappa pas avec technique. Elle frappa avec la rage pure de celle qui refuse de disparaître. Le fer rencontra le genou de Marc. Un craquement sec. L'homme bascula dans la fange noire. Christine se jeta sur lui, un sac de haine et de soie déchirée. Elle plaqua le visage de l'officier dans la boue liquide. Elle ne chercha pas la prise parfaite, elle chercha l'étouffement. La boue remplaça l'air dans la gorge de Marc. Ses jambes tressautèrent, puis se figèrent dans un dernier spasme inutile.

Elle se redressa, haletante, le visage zébré de suie. Valérie émit un gémissement. Un son d'enfant perdue.

— Chris... j'ai mal. Donnes-moi la galette.

Christine sortit l'injecteur de sa poche. Elle regarda sa sœur, cette épave qui portait son propre visage. Elle vit l'abîme. Ce n'était plus seulement du calcul, c'était une miséricorde chirurgicale. Elle planta l'aiguille dans la cuisse de Valérie. La morphine se répandit. Le regard de la toxico s'adoucit, s'évada loin des tentes de Stalingrad, loin du sang. Elle glissa dans un sommeil dont on ne revient pas.

Christine récupéra la clé USB. Le plastique était tiède.

Une heure plus tard, dans les sous-sols de l'Hôtel de Brienne.

L'eau était brûlante, presque bouillante. Christine restait sous le jet, immobile, frottant sa peau avec une brosse de crin jusqu'à la faire saigner. Elle regardait l'eau noire s'écouler vers la bonde. La boue de Stalingrad, le sang de Marc, les cendres de sa sœur. Tout disparaissait. Elle sortit de la douche, s'enveloppa dans un peignoir de coton blanc, épais. Elle observa son reflet dans le miroir embué. Elle passa un doigt sur la buée, effaçant le spectre de Valérie.

Elle s'habilla. Un nouveau tailleur. Bleu marine. Une armure propre.

La berline l'arrêta dans la cour d'honneur de l'Élysée. Le gravier crissa. Christine monta l'escalier, chaque pas réveillant la déchirure de ses côtes, mais son visage restait un masque de marbre.

Le Secrétaire Général l'attendait. Il fixa la petite trace de sang que Christine avait oubliée derrière son oreille. Il ne dit rien.

Elle posa la clé sur le bureau Louis XV.

— Le contrat indien est sécurisé, dit-elle. Les variables ont été ajustées.

L'homme s'empara de l'objet. Il ne demanda pas où était Marc. Il ne demanda pas où était le corps de la femme qui lui ressemblait tant. Il inséra la clé dans l'ordinateur. Les chiffres défilèrent. Le vert de la réussite.

— La France vous est reconnaissante, Christine. Rentrez chez vous. Le Conseil des Ministres est à huit heures.

Elle inclina la tête et sortit. Dehors, la pluie de Paris tombait toujours, infatigable, lavant les preuves, fixant les cendres sur le bitume. Christine monta à l'arrière de sa voiture. Elle ferma les yeux.

Elle n'était plus une femme. Elle n'était plus une sœur. Elle était l'Institution. Une structure de verre et d'acier, vide, mais debout.

La voiture s'ébranla vers l'Hôtel de Brienne. Dans le noir de l'habitacle, elle ne sentait plus rien. Ni la douleur, ni le regret. Juste le froid de la nuit qui s'installait pour de bon.

L'ordre régnait. Le prix n'était qu'un détail comptable.

Chapitre 12

Collision

Le bitume luit. Une peau de serpent huilée sous la pluie acide.

La Citroën DS7 amorce la courbe du quai de la Loire. Trop vite. L'aquaplaning est une déconnexion. Une trahison du bitume. Douce. Glissante. Soudaine. Le volant devient une plume entre les mains de Christine. Inutile. La berline blindée quitte le quai. Elle plane.

Une seconde de vide. L'estomac qui remonte dans la gorge. Le poids qui s'annule. Puis l'impact.

Le canal de l'Ourcq n'est pas de l'eau. C'est un mur de plomb liquide. Le choc broie le silence. Les airbags explosent dans un flash blanc. Une odeur de poudre brûlée, de talc chimique. La fumée envahit l'habitacle. Christine a la tête renversée contre l'appuie-tête. Ses oreilles sifflent. Un cri strident, continu. Son propre cri ? Non. Le métal qui travaille.

La voiture flotte quelques secondes. Une bouée de deux tonnes de cuir et d'acier. Dehors, la pluie continue de rayer la nuit, un rideau gris sur le monde des vivants. À l'intérieur, le temps se fige. Christine tourne la tête. À côté d'elle, Valérie. La Poupée. Elle n'a pas mis sa ceinture. Elle est affalée contre le tableau de bord, le front marqué d'un rouge sombre. L'odeur de Valérie remplit l'espace clos : crack, sueur rance, vêtements jamais lavés. Le parfum de la survie brute.

Puis, le premier gargouillis. L'eau entre. Elle ne s'invite pas, elle envahit. Elle s'insinue par les bouches d'aération, force les joints de portières. Le froid est

immédiat. Une morsure de glace sur les chevilles. Christine lutte avec sa ceinture. Le mécanisme est bloqué, verrouillé par la violence de l'impact. Elle est sanglée contre son destin. La panique gratte le bas de sa gorge comme du papier de verre.

— Valérie ! Réveille-toi !

La Poupée ouvre les yeux. Ses pupilles sont des trous d'aiguille. Elle ne panique pas. Elle réagit comme un rat acculé. Elle ignore la Ministre, cherche l'issue. Elle appuie sur les commandes de vitres électriques. Un court-circuit, une étincelle bleue, un claquement sec. Les vitres restent closes. Le blindage est une prison.

L'eau arrive à la taille. Valérie se glisse entre les sièges, fouille dans le vide-poche central. Elle sait ce qu'elle cherche. Le kit de secours DGSE. Une sacoche en nylon jaune, fluorescente dans l'obscurité. Elle en sort la bouteille de secours. Un Fenzy. Un petit cylindre d'acier, un masque en caoutchouc noir. Il n'y en a qu'un. Le protocole prévoyait un seul passager VIP.

L'eau lèche le bas de leurs poitrines. Le silence de la submersion est interrompu par le sifflement de l'air qui s'échappe des sièges en mousse. *Ssshhhh.*

Christine attrape le bras de sa sœur. Ses ongles de ministre s'enfoncent dans la peau sale.

— Donne-moi ça. C'est un ordre.

L'ordre rebondit sur les vitres blindées. Il n'a plus de poids. Les dix milliards du contrat d'armement ne valent plus une bulle d'air. Valérie porte le masque à son visage. Elle ouvre la valve. Un sifflement salvateur. *Pschitt.* Le son de la vie qui continue. L'oxygène pur brûle ses poumons encrassés. Christine sent l'eau monter au-dessus de ses seins. La Raison d'État s'effondre. Elle se jette sur Valérie.

C'est une lutte de chiffonnières dans une baignoire de luxe. Christine griffe, cherche

les yeux, veut arracher ce masque. Valérie ne lâche rien. Elle a survécu à Stalingrad, aux macs, à la faim. Une ministre ne fait pas le poids face à une affamée. Valérie assène un coup de coude dans le plexus. Le souffle de Christine s'échappe en une grappe de bulles argentées. Elle boit la tasse. L'eau du canal est acide, elle brûle la gorge.

La DS7 bascule encore. Le nez touche le fond. La vase remonte autour du capot. L'obscurité est totale, percée seulement par la diode verte de la bouteille de secours. L'eau atteint le menton de Christine. Elle rejette la tête en arrière, cherchant la dernière poche d'air collée au pavillon.
— S'il te plaît... murmure-t-elle dans un dernier souffle.

Sous la surface, la lutte devient un ballet macabre. Christine voit le visage de sa sœur à travers le masque. Les traits sont déformés par l'eau. C'est son propre visage qu'elle voit mourir. Christine sent ses forces l'abandonner. Ses mouvements deviennent liquides. Ses mains retombent. Soudain, une main rugueuse attrape sa nuque. Valérie plaque le masque contre la bouche de sa sœur. Un jet d'oxygène pur frappe les dents de Christine. Elle aspire par réflexe. Une décharge électrique. Le masque repart aussitôt vers Valérie.

Un partage de survie dans le noir.

L'eau remplit tout l'espace. Il n'y a plus de haut, plus de bas. Juste deux sœurs enlacées dans un linceul d'acier, se passant un tuyau de caoutchouc comme un calumet de la paix désespéré. Le bruit du métro aérien résonne à travers l'eau, un roulement sourd. Puis, le sifflement aigu du manomètre. L'oxygène est épuisé.

Christine plaque ses mains contre le verre blindé. C'est froid. C'est définitif. Elle voit Valérie. La même gueule. Mais Valérie connaît le manque. Elle sait habiter le vide. Christine, elle, se vide de ses titres et de ses certitudes.

La pression de l'Ourcq est une main géante qui veut broyer la carlingue. Un sifflement, un jet d'eau glacée fin comme un scalpel entaille la joue de Christine. Le blindage cède. La vitre explose. Ce n'est pas un bruit, c'est un séisme. L'habitacle est rempli en une fraction de seconde. Le froid est total.

Christine dérive. Ses bras flottent. Dans le chaos des remous, elle sent une main. Elle voit Valérie à travers le rideau de vase. Sa sœur ne lutte plus. Elle flotte, les bras ouverts, comme une poupée abandonnée. Elles se rejoignent au centre de la voiture. Le courant les plaque l'une contre l'autre. Christine sent le cœur de Valérie contre le sien. Ou peut-être est-ce le sien qui résonne dans le corps de l'autre.

Christine expire sa dernière bulle. Elle est petite, argentée. Elle remonte vers la surface, vers la pluie acide.

Sur le quai, Marc Lefebvre ajuste son col. Il regarde sa montre. Trois minutes. Physiologiquement, le cerveau commence à s'éteindre. Il sort un téléphone crypté. Ses doigts sont secs.

— Ici Delta. Le vecteur est neutralisé. L'incident est clos.

— Et la Ministre ?

Lefebvre regarde les remous qui s'apaisent.

— Elle est avec sa famille.

Il raccroche. Une gerbe d'étincelles du métro aérien tombe dans le canal et s'éteint avant de toucher l'eau.

Sous la surface, la pression a égalisé les volumes. Valérie n'est pas morte. Son corps de toxique, habitué aux apnées du manque, a tenu une seconde de plus. Elle utilise ses pieds, pousse sur le cadre de la portière arrière. Le loquet cède. La portière s'ouvre comme une gueule de métal. Valérie s'extrait du tombeau. Elle nage vers la lumière blafarde de la surface. Ses poumons sont en feu.

Elle perce la surface du canal. L'air de Paris la gifle, froid, puant le gasoil. Elle s'accroche à un pneu de protection sur le quai, se hisse centimètre par centimètre. Elle ressemble à une créature primordiale sortant du limon. Elle s'allonge sur le béton suintant et vomit l'eau noire.

À cinquante mètres, Lefebvre ne l'a pas vue. Il est déjà dans sa berline, tournant le dos au drame. Valérie se relève. Ses jambes sont des élastiques. Elle regarde le canal. La DS7 a disparu. Elle touche son visage, sent le sang chaud couler sur sa peau glacée. Elle n'appelle pas à l'aide. Elle tourne les talons.

Elle s'enfonce dans l'ombre des tentes Quechua, vers le triangle de la mort. Elle entre dans un café de nuit près de la Porte de la Chapelle, s'enferme dans les toilettes. Dans le miroir, l'image est une insulte : le visage de la Ministre, livide, les lèvres bleues, mais les yeux sauvages de la Poupée. Elle fouille les poches du tailleur Chanel trempé. Elle trouve le téléphone crypté. Étanche. Il s'allume. Elle tape le code, un secret d'enfance. Accès autorisé.

Des messages s'affichent. Des noms de généraux, des montants avec trop de zéros. Le cœur de l'État.

La porte du café s'ouvre. Des pas lourds, réguliers. Valérie grimpe sur le réservoir de la chasse d'eau, pousse la lucarne de la lucarne et bascule dans la ruelle. Elle court dans le labyrinthe de l'arrière-Paris. Elle n'est plus une épave. Elle est le spectre qui possède les secrets de la France.

Elle s'arrête sous le pont de Stalingrad. Elle regarde ses mains. Elles ne tremblent plus. Elle lève la tête vers la pluie acide, ouvre la bouche pour boire l'eau du ciel. C'est amer. C'est parfait.

L'ombre marche maintenant d'un pas sûr. Elle se fond dans la nuit. Marc Lefebvre ignore encore que la fuite biologique n'a pas été colmatée. Elle vient de changer de

nature.

Zéro n'était que le début. La louve est affamée.

Chapitre 13

L'Usurpation

La pluie n'est plus de l'eau. C'est un linceul liquide qui ronge le vernis des voitures diplomatiques garées rue Saint-Dominique. Elle s'infiltré sous les cols, s'insinue dans les pores, imprégnant Paris d'une humidité de caveau.

Une ombre débouche de l'angle. Elle titube. Ses pieds nus frappent le bitume avec un bruit de viande mouillée. Le manteau de laine, autrefois hors de prix, n'est plus qu'une éponge de boue noire. Une loque.

Elle s'arrête devant les grilles de l'Hôtel de Brienne.

Les projecteurs de sécurité la déshabillent. La lumière est crue, chirurgicale. Elle révèle les croûtes de sang séché sur son front et la vase de la Seine qui transforme ses cheveux en mèches de poix. Les deux gendarmes en faction se figent, les mains soudées aux crosses de leurs HK416. Ils voient une épave, un déchet recraché par la nuit.

— Reculez ! ordonne le plus jeune. Sa voix déraile.

La femme ne bouge pas. Elle est prise d'un spasme rythmique. Elle lève la tête, offrant au faisceau des lampes deux trous d'ombre dans un masque de suie.

— Je suis... souffle-t-elle dans un râle de gravier.

— Identité ! aboie le second garde, la main sur sa radio.

— Christine.

Le murmure claque comme un coup de fouet dans le silence feutré du quartier. Le vieux gendarme blêmit. Sa lampe balaie le visage ravagé. Malgré la boue, malgré l'odeur de pisse et de vase, il reconnaît une pommette haute, une ride familière.

— Poste un, ici poste un. On a... on a une anomalie à la grille Nord.

À l'intérieur de la cour d'honneur, le silence est une cathédrale. Une porte s'ouvre sur un rectangle de lumière jaune. Une silhouette s'en détache, longue et sèche : Marc Lefebvre. Il marche sans hâte, abrité par un parapluie noir qui forme une coupole de protection absolue. Ses souliers vernis évitent les flaques. Il observe la créature effondrée contre le fer comme un entomologiste examine un insecte agonisant sous une épingle.

Il actionne le boîtier. Les grilles s'ouvrent dans un gémissement hydraulique.

— Vous êtes en retard, Madame la Ministre, dit-il d'une voix de velours. Signez. Le pays n'attend pas.

Le hall d'entrée est un désert de marbre blanc. La femme avance, laissant derrière elle une traînée de boue huileuse sur la moquette de laine vierge. L'odeur est une agression : marée basse, sueur acide et fumée de crack. Marc marche à ses côtés sans la soutenir, l'escortant vers les escaliers d'honneur.

— Qui suis-je ? demande-t-elle soudain. Sa voix est un froissement de soie, déjà plus tranchante.

Marc s'arrête sur le palier pour ajuster sa cravate dans un miroir.

— Vous êtes qui je décide que vous êtes. Une variable ajustable. À cet instant, vous

êtes la stabilité de la France. Le reste n'est qu'une fuite biologique.

Ils entrent dans le bureau blindé. Les boiseries sombres étouffent le monde extérieur. Sur le bureau massif, un dossier bleu : le contrat. Dix milliards. Elle s'approche, vacillante, et s'appuie sur le cuir vert. Sa main laisse une empreinte de boue grasse sur la surface immaculée. Elle se tourne vers le grand miroir Empire.

Le miroir lui renvoie un cadavre. Sa pommette est une ecchymose violacée, presque noire. Dans son œil gauche, un vaisseau a claqué : une flaque de carmin sur l'ivoire de la cornée. Ce n'est plus un regard, c'est un puits sans fond. Valérie cherche sa sœur dans cette boue. Elle ne trouve que le vide.

Marc se tient derrière elle, reflet impeccable d'une ombre grise.

— Le choix est simple, murmure-t-il à son oreille. Signez, et vous redevenez l'idole. Ne signez pas, et vous retournez à Stalingrad. Dans la pisse. Jusqu'à ce que la prochaine dose ou le prochain couteau vous libère.

Elle saisit le plume en or. Ses doigts claquent, un bruit de dés mécaniques. Elle regarde la pointe où perle une goutte d'encre noire comme une larme de goudron. Dehors, le tonnerre gronde, rappelant le fracas du métro aérien au-dessus des tentes de fortune.

Elle signe. Un paraphe illisible, une griffure de bête. Une goutte de sang tombe de sa tempe et s'écrase sur le contrat. Une tache rouge, ronde, parfaite, qui s'étale sur les clauses de non-prolifération. Marc observe la souillure avec une satisfaction froide.

— On dira que c'est l'encre d'un futur protocole, dit-il en récupérant le document.

Elle se redresse. Quelque chose a changé dans ses épaules : une rigidité nouvelle, une froideur qui ne doit rien à l'humidité.

— Maintenant, faites-moi couler un bain. Et brûlez ce manteau.

Marc s'incline, un geste de soumission technique. Tandis qu'elle se dirige vers la salle de bain, il sort son téléphone pour envoyer un message crypté : *Sujet stabilisé. Nettoyage en cours.*

Vingt minutes plus tard, la femme ressort. Le tailleur bleu marine tombe parfaitement. Le maquillage a fait des miracles, recouvrant les traces d'injection et la misère. Elle est redevenue la Ministre de la Défense. Elle s'assoit à son bureau, les mains posées à plat sur le cuir.

— Qu'allez-vous faire de moi, Marc ?

— Je vais vous faire régner. Vous aurez vos doses. Médicalisées. Contrôlées. Une dépendance d'État.

Elle regarde ses mains, ces mains de pouvoir qui ne tremblent plus. Elle se lève et se dirige vers la fenêtre. En bas, sur les pavés, un gendarme passe le jet d'eau pour effacer la boue. On lave les traces. On réécrit le passé.

— J'ai froid, Marc. Le froid de la terre.

— Le chauffage va monter, Madame la Ministre.

Elle ouvre un tiroir latéral, un compartiment secret que seule Christine connaissait. Elle y dépose un petit objet qu'elle cachait dans sa manche : un briquet Bic jaune, rayé, crasseux. C'est son dernier lien avec le triangle de Stalingrad. Elle le regarde une seconde, puis referme le tiroir d'un geste sec. Le clic métallique résonne comme un verrou de cellule.

L'usurpation est complète. Elle se rassoit et prend le dossier suivant. Son écriture est parfaite. Elle n'a jamais été aussi vivante, ni aussi morte.

Dehors, la pluie continue de tomber sur Paris, imperturbable, mélangeant le sang et l'encre dans le caniveau. Dans le silence de l'Hôtel de Brienne, le miroir ne reflète plus que le vide. Et la Ministre a encore beaucoup de travail.

Chapitre 14

La Signature

L'Hôtel de Brienne étouffe sous son propre prestige.

L'air est saturé. Une odeur de cire d'abeille millénaire et de sueur froide. Les boiseries sombres absorbent la lumière des projecteurs. Des néons de tournage, installés pour l'occasion, découpent les visages, creusent les cernes, exposent les mensonges. Dehors, Paris se noie. La pluie acide gifle les hautes fenêtres. Un martèlement sourd. Rythmique. Comme un tambour de guerre.

Christine est debout. Une statue de soie et de fer. Son tailleur bleu nuit est une armure. Pas un pli. Sous le tissu, la peau brûle. Le sang bat dans ses tempes. Un marteau-piqueur miniature. À sa gauche, les émissaires. Des visages de marbre. Des costumes à cinq chiffres. Ils sentent l'Oud et le pétrole. À sa droite, le Premier Ministre. Un sourire de façade, figé dans le formol politique.

Devant elle, le monstre : le contrat. Trois cents pages de papier glacé. Dix milliards d'euros. La mort en kit, prête à être exportée. La Raison d'État reliée en cuir de veau. Les flashes crépitent. Des détonations silencieuses.

Christine s'assoit. Elle pose ses mains sur la table de marbre. Elles sont glacées. Elle voit l'ombre d'un mouvement dans sa vision périphérique. C'est là. Toujours là. L'image de Valérie. La Poupée. Elle l'imagine sous le métro Stalingrad, lovée dans sa propre crasse. Christine sent monter une puanteur de galette qui brûle, une fumée âcre qui ronge les poumons, en plein cœur de ce salon qui fleure le lys. L'onde acide remonte dans sa gorge.

Le stylo Montblanc attend. Une plume d'or chargée de venin noir. Elle le saisit. Le métal est lourd. Sa main tremble. Un battement d'aile de papillon, mais pour elle, un séisme.

— Madame la Ministre ?

La voix du conseiller est un murmure de velours. Une incitation. Une menace. Christine fixe le document. Le Kestrel-4. Sa signature sur le bon de commande. Son propre ministère vient de la verrouiller. Elle pose la plume. Un craquement sec. Sous la pression, l'or cède. Une tache d'encre noire explose sur le document. Une pieuvre sombre qui dévore les clauses, efface les chiffres, s'étend comme une flaque de sang sur le bitume.

Au fond de la salle, Marc Lefebvre est une ombre. Ses yeux scannent les angles morts. Dans sa poche, son téléphone vibre. Une décharge électrique. Il le sort. Un message chiffré.

« Corps identifié. Canal Saint-Martin. Écluse des Récollets. »

Marc ne cille pas. Il attend. Le curseur clignote.

« Erreur sur la cible. Empreintes dentaires non concordantes. O positif contre AB négatif. Ce n'est pas elle. »

Marc lève les yeux vers la nuque de Christine. Si ce n'est pas Valérie, où est la Poupée ? Le chaos change de forme. Il devient un prédateur. Il fend la foule, traverse le protocole comme un projectile. Il arrive à la hauteur de Christine alors que le brouhaha monte face à l'incident du stylo. Il se penche, feignant d'ajuster un micro.

— On l'a localisée, murmure-t-il. Secteur Jaurès. Elle bouge. On évacue.

La berline noire déchire la pluie. À l'intérieur, le silence est un tombeau. Christine est enfoncée dans le cuir. Elle regarde ses doigts maculés d'encre.

— Pourquoi m'emmener là-bas ?

— Parce que le corps dans le canal portait un badge de Brienne, répond Marc sans la regarder. Un faux parfait. Quelqu'un utilise votre sœur pour entrer dans le périmètre.

La voiture bifurque vers le Nord-Est. La verticalité des beaux quartiers s'effondre. Voici l'horizontalité de la déchéance. Stalingrad. Sous le viaduc, les tentes Quechua s'alignent comme des cercueils de nylon. L'odeur d'urine et de métal froid s'insinue par les filtres d'habitacle.

Ils descendent. Marc lui jette une parka informe sur les épaules. La Ministre disparaît. La proie émerge. Ils marchent dans la boue, entre les seringues usagées et les canettes écrasées.

— Là, désigne Marc.

La tente est un sac plastique refermé sur un cadavre chaud. À l'intérieur, la bougie pleure une cire grasse. Valérie est là. Une épave de cinquante kilos prostrée sur un matelas de mousse. Ses cheveux sont des mèches de filasse grise. Elle lève des yeux qui ne voient plus que le manque.

— Maman ? râle la Poupée.

Christine s'accroupit. L'odeur de sa jumelle est une agression physique. Valérie lui

tend une photo froissée. Une coupure de presse de la Ministre. Au dos, des coordonnées GPS et un code.

— L'homme au propre a dit que tu viendrais, sourit Valérie.

Soudain, l'ombre d'un drone rampe sur les ordures. Un insecte de métal à un million d'euros. Le vrombissement sature l'air.

— À couvert ! hurle Marc.

Il dégaine son Glock. Le drone plonge, faisceau laser verrouillé sur la tente. Marc sort un brouilleur. Une pression. Les rotors hurlent. Le Kestrel s'écrase sur un pylône dans une gerbe d'étincelles. Le noir revient. Plus épais.

Des silhouettes tactiques surgissent de la pluie. Pas de badges. Pas de visages. Marc tire. *Pouf. Pouf.* Le bruit des silencieux est dérisoire sous le fracas du métro aérien qui passe au-dessus d'eux. Une carcasse s'effondre dans la boue.

— Courez !

Marc saisit Christine par le col et l'extirpe de la tente. Derrière eux, un hurlement d'animal blessé déchire la nuit. Celui de Valérie. Christine glisse, tombe à genoux dans l'eau acide. Elle voit la plume d'or brisée rouler dans le caniveau. Marc la relève avec une violence nécessaire et la jette dans la berline qui redémarre en trombe.

Retour à Brienne. Le sanctuaire.

Christine franchit le seuil de son bureau privé. Elle ne regarde plus Marc. Elle ne regarde plus le monde. Elle s'enferme dans la salle de bain de marbre. Elle ouvre

l'eau. Brûlante.

Elle frotte. Elle veut arracher la couche de Stalingrad. L'eau noire tourbillonne. Elle s'engouffre dans le marbre blanc. Un drain vers le canal. Sous le vernis, le virus de la rue ne part pas. Il s'installe dans la moelle. Ses doigts restent gris, marqués par l'encre et la terre du viaduc.

Elle enfle un nouveau tailleur. Gris anthracite. Raide comme une armure de deuil. Elle ajuste son chignon. Pas une mèche ne dépasse. Elle applique le rouge à lèvres. Une balafre carmin.

Elle sort et marche vers la salle de presse. Les flashes l'attendent. Une haie d'honneur pour la survivante. Elle monte au pupitre. Ses mains se posent sur le bois précieux.

— Ce contrat, commence-t-elle d'une voix qui ne lui appartient plus, est la garantie de notre souveraineté.

Dans le fond de la salle, Marc Lefebvre croise les bras. Il voit la fissure derrière le fond de teint. Elle est parfaite maintenant. Une institution sans visage.

Christine fixe l'objectif de la caméra principale. Elle ne voit plus les journalistes. Elle voit une tente bleue sous la pluie, une photo froissée et le cri d'une femme qu'on assassine en silence. Elle parle de défense, de stratégie, d'avenir.

L'encre noire a fini de sécher sur ses mains. Elle ne partira jamais.

Elle est la Reine des Cendres.

Chapitre 15

Raison d'État

L'eau frappe le blindage des fenêtres. Un martèlement sourd. Régulier. La pluie acide de Paris ronge la pierre de l'Hôtel de Brienne. Derrière les vitres épaisses, le monde est un lavis de gris et de noir. Christine est immobile. Debout derrière son bureau Louis XIV, le bois de rose brille sous la lampe. Une lueur jaune, malade.

Le froid du cuir ne suffit plus. Une traînée humide divise son dos. Ses doigts sont morts.

Le Birkin 35 en crocodile porosus penche sur le cuir du sous-main. Déséquilibré par deux grammes de poison. À l'intérieur, dans la doublure de soie, une intrusion. Un corps étranger. La galette de crack. Ramassée à Stalingrad. Un réflexe de charognard. La pierre est grise, friable. Elle dégage une odeur de plastique brûlé et de mort rance. Elle pue la rue. Elle pue Valérie.

L'air du bureau est trop sec. Il sent la cire d'abeille et le papier glacé. Les dossiers confidentiels s'empilent à gauche. Dix milliards d'euros. Le contrat d'armement avec le Qatar. Des chiffres alignés comme des soldats. Des vies humaines transformées en statistiques de croissance.

Le silence est un poids. Une masse de plomb.

Puis, le déclic.

La porte ne grince pas. Elle glisse sur ses gonds parfaitement huilés. Marc Lefebvre entre. Il n'a pas frappé. Le protocole est une charogne qu'il a piétinée il y a

longtemps. Il porte son trench-coat noir. Mouillé. L'odeur de la pluie entre avec lui. Fer et suie.

Il traverse la moquette de laine. Ses pas sont inaudibles. Un prédateur dans un salon de thé.

Il s'arrête devant le bureau. Ses yeux sont des billes d'acier. Il sort une main de sa poche. L'autre tient un Sig Sauer. Le traitement phosphaté de l'arme ne renvoie aucune lumière. Il la pose délicatement sur le bois de rose. Un bruit sec. Définitif.

— Alors, on commence le travail, Madame la Ministre ?

Sa voix est un râpe. Basse. Sans timbre. Christine ne regarde pas l'acier mat. Elle fixe le sac. Elle imagine la pierre qui brûle la soie, qui contamine tout.

— Elle est morte, Marc ?

Sa voix est un souffle. Un reste de vie.

— À la morgue de l'IML. Quai de la Rapée. Une overdose classique. Sous le métro aérien. La pluie l'a rincée pendant trois heures avant qu'un patrouilleur ne la retourne.

Il marque une pause. Il observe la crispation de la mâchoire de Christine.

— Il y a un détail. Un grain de sable dans l'engrenage.

Il glisse une photo sur le bureau. Le polaroid crache la réalité. Du néon pur. Du bleu de morgue. On y voit une main de vieille femme, parcheminée. Les ongles sont cassés, noirs de crasse. À l'annulaire, une bague. Un diamant solitaire. Monture en platine.

Christine sent son propre doigt s'engourdir. Elle porte la même. La jumelle exacte. Son alliance. Son mariage avec l'État.

— La vôtre est dans votre coffre, j'imagine, dit Marc. Ou à votre doigt. Celle-ci... celle-ci appartenait au cadavre. Valérie portait votre identité au moment de crever. Si la presse tombe là-dessus, le contrat Qatar s'effondre. On ne vend pas des missiles quand sa propre sœur jumelle finit comme une chienne dans l'urine de Stalingrad.

Christine ferme les yeux. Derrière ses paupières, les flammes orange des pipes à crack. Le grondement du métro. Elle et Valérie. Un seul ovocyte. Deux destins. L'une au sommet. L'autre à la morgue. Les fils s'emmêlent.

— Qu'est-ce que vous voulez ?

Marc s'appuie sur le bureau. Son odeur de tabac froid devient étouffante.

— Je ne demande rien. Je nettoie. C'est une fuite, Christine. Et vous êtes la source.

Il désigne le Birkin du menton.

— Pourquoi vous l'avez gardée ? La galette. Vous l'avez ramassée par terre. Un souvenir ? Ou vous voulez goûter à l'abîme ?

Le vide existentiel qu'elle cache depuis vingt ans s'ouvre sous ses pieds. Un gouffre noir.

— Je voulais comprendre, dit-elle. Sa voix tremble.

— Il n'y a rien à comprendre. Il n'y a que de la chimie et de la survie. Vous avez de l'essence sur les mains.

Il reprend son arme. Un cliquetis métallique. Chirurgical.

— Le cadavre n'existe plus officiellement. J'ai fait changer les fiches. C'est une X. Mais la bague est un problème. Elle est gravée. Je vais avoir besoin que vous me donniez la vôtre. Maintenant.

Christine regarde sa main gauche. L'anneau est serré. Sa peau a gonflé. L'or a fusionné avec l'os.

— On va intervertir, dit Marc. La vôtre ira au doigt du cadavre avant l'incinération. Celle de la morgue... je la détruirai. On coupe le dernier pont. Vous devenez unique. Sans passé. Sans double.

— Et le contrat ?

— Signé demain à onze heures. Mais pour ça, vous devez être propre. Intacte. Pas de sœur. Pas de bague. Pas de galette dans le sac.

Marc tend une main large. Aux cicatrices invisibles.

— Donnez-moi l'anneau, Christine. C'est le prix de la Raison d'État.

Le martèlement de la pluie redouble. Les fenêtres vibrent. Les boiseries sombres l'étouffent. Christine porte sa main droite à sa main gauche. Elle tire sur l'alliance. La peau résiste. Ça brûle. Elle veut arracher ce lien. Le métal glisse enfin. Elle le pose dans la paume de Marc. Il est chaud. Chargé de sa propre température corporelle.

Marc referme ses doigts sur l'or.

— Bien. Maintenant, la galette.

Christine plonge la main dans le sac. La soie glisse. Elle sent le grain de la roche. Rugueux. Elle la sort. La pierre grise repose au creux de sa main. Un fragment de météorite tombé d'un ciel noir.

— Posez-la sur le bureau.

Elle s'exécute. La galette sur le bois de rose. Le luxe et la déchéance face à face. Marc sort un mouchoir. Il ramasse la drogue sans la toucher.

— Vous êtes redevenue une sainte, Madame la Ministre. Une sainte de la Défense Nationale.

Il se détourne.

— Marc ? Est-ce qu'elle a souffert ?

Il s'arrête. Il ne se retourne pas.

— Le crack ne fait pas souffrir. Il dévore. Elle n'était déjà plus là depuis longtemps. Ce que vous avez vu à Stalingrad n'était que l'écho d'un fantôme.

Il sort. La porte se referme avec un clic discret.

Christine reste seule. Elle regarde sa main gauche. La marque de la bague est une trace plus claire. Une cicatrice fantôme. Elle s'assoit. Elle ouvre le dossier "QATAR - OPÉRATION FALCON". Vecteurs de destruction. Portée de tir. Elle prend son stylo. Sa main ne tremble pas. Elle est froide. Morte.

Ici, à l'Hôtel de Brienne, l'air est pur. La moquette est épaisse. Le silence est total. Elle commence à lire. La Raison d'État n'a pas d'yeux pour pleurer. Elle n'a que des chiffres.

Soudain, une odeur. Sucrée. Chimique. Corrosive. Une hallucination olfactive. L'odeur imprègne les boiseries. Elle s'insinue dans les rideaux de velours. Elle ne partira jamais. Le virus est dans le système.

Christine repose son stylo. Elle est la Ministre. Elle est l'armure. Mais sous l'acier, il n'y a plus que de la cendre. Ses mains sont propres. Blanches. Mortes. La stabilité de l'État est à ce prix. Une bague. Une sœur. Une âme. Le compte à rebours est terminé. Le zéro est atteint.

Il ne reste que le froid.

FIN

Merci d'avoir lu "LE MIROIR DES CENDRES"

Une œuvre écrite par Seb Le Reveur

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)